

Commentaire sur le Psaume 138

(Traduction d'après l'édition de J.P. Migne, PL 9, 561 D-583 D)

Du Maître de chant. De David. Psaume.

"Seigneur, Tu me scrutes et Tu me connais,

Tu sais quand je m'assieds, quand je me lève,

Tu pénètres de loin mes pensées"...

1- L'Auteur des Psaumes est l'Esprit-Saint. Tous se rapportent au Christ.

Que toute parole prophétique procède de l'Esprit divin, ce n'est pas à l'instigation d'un obscur mouvement de pensée que cela est avancé, alors que nous lisons: "Ainsi, le Seigneur a parlé"; et encore: "Ecoutez la Parole du Seigneur" (Jér 31, 7); et de nouveau: "Car le Seigneur a parlé" (Is 24, 3; 25, 8). Dans le même Isaïe, on trouve encore: "En effet, la bouche du Seigneur a parlé ainsi" (Is 58, 14). Cependant, dans les évangiles, le Seigneur le confirme lui-même à propos des Psaumes, lorsque, parlant de lui-même, il dit: "Si David, inspiré par l'Esprit, l'appelle (le Messie) Seigneur, comment peut-il être son fils?" (Mt 22, 45), enseignant ainsi que tout ce que dit David l'est sous la motion de l'Esprit prophétique. Mais il est possible que le fait de parler de soi en ce même endroit, signifie que, lorsqu'il se dit par David être le Seigneur, c'est dans l'Esprit qu'il se nomme. Cependant, plus radicalement (*absolutius*), il montre que dans les Psaumes tout le mystère (*sacramentum*) de son avènement corporel est contenu, lorsqu'il dit: "Telles sont les paroles que je vous ai adressées lorsque j'étais avec vous, à savoir qu'il fallait que s'accomplisse tout ce qui était écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes" (Lc 24, 44). Il n'est donc pas contestable qu'il soit parlé de lui dans les Psaumes. Quoique dans ceux-ci beaucoup de paroles soient d'une telle importance qu'elles conviennent d'être rapportées à la personne des Patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des martyrs, à cette première génération et à la suivante, cependant, parce que toutes choses sont dans le Christ et par le Christ, tout ce qui y est mis sous divers noms de prophètes dans les Psaumes est relatif au Christ. Car tout enseignement mis sous divers genres de préceptes et accomplis par de nombreuses personnes, l'est ainsi pour que l'œuvre du Christ soit reconnue. Ces réalités nous sont nécessairement rappelées à l'occasion du présent Psaume (138), pour que nous ne soyons pas considérés par une autorité qui nous désapprouverait comme présomptueux pour nous référer à la personne du Christ dans toute la Prophétie qui le concerne.

2- Une crainte: que les deux natures du Christ ne soient confondues. Dieu reste de façon durable attaché à l'homme qu'il assume.

Il faut observer avec soin ce principe (*ratio*) que tout ce qui paraîtra s'adapter et convenir à l'homme que Dieu a pris du sein de la Vierge sainte et dans lequel, lui qui était Dieu, a voulu naître homme, soit traité avec la noblesse due à sa nature céleste; et ce n'est pas que nous adaptions le sacrement de notre salut - par lequel, demeurant dans la forme de Dieu, il accepta la forme d'esclave (cf. Ph 2, 6-7) -, au mépris encouru par son immuable, impassible, invisible, incorporelle et indivisible substance. En effet, s'il fut homme, ce fut à notre profit: cela n'enleva rien à sa nature divine. Car il s'anéantit lui-même, demeurant dans la forme de Dieu; non pas qu'il prit la forme d'esclave en abandonnant la forme de Dieu. Lui-même dit en effet: "Tout ce que fait le Père, semblablement le Fils le fait aussi" (Jn 5, 19). Demeurant dans la forme de Dieu, perdrait-il pour autant la puissance et la divinité par laquelle il demeurait dans la forme de Dieu? Quand en effet, dans le corps de notre bassesse, "tout ce que fait le Père, il le fait de même semblablement" (Jn 5, 19), rien ne le fait déchoir de la puissance de la divinité paternelle du fait de son unité contractée avec la chair (*per consortium carnis*). Et ce corps qui est assumé, n'a pas aboli la puissance de la nature de celui qui demeurait auparavant avant d'avoir assumé ce corps, puisque dans ce corps qui est assumé opère la puissance de la nature de celui qui demeurait auparavant.

3- En lui (le Christ), ce qu'il y a de faiblesse doit être rapporté au fait qu'il soit homme.

C'est pourquoi ce qui sera repéré, venant de sa personne (du Christ) comme pouvant être dit "une faiblesse", il conviendra de le référer à l'homme par lequel il habita parmi nous; en effet, "le Verbe s'est fait chair et habita parmi nous" (Jn 1, 14). Cependant, devant cela, il doit être rappelé qu'il n'assuma pas une nature étrangère à la nôtre ou un simulacre de nature humaine. Le Verbe fait chair a effectivement "habité parmi nous", non pas dans les vices et les infirmités de la chair qui font défaut à la nature du Verbe, mais en homme né assumant les faiblesses de notre nature. L'assomption de la faiblesse ne constitue pas l'homme faible (*infirmis*), car une chose est d'être sa nature, autre chose d'assumer une nature. Et, hors de la contingence de l'espèce, se situe l'acquiescement de la volonté. En effet, il ne fut pas pécheur mais il porta les péchés. Il ne se montra pas faible (*infirmus*), mais il porta nos faiblesses (*infirmities*). "Lui-même", selon ce que rapporte le Prophète, "a supporté nos péchés, et il a porté nos faiblesses" (Is 53, 4). Et, de peur que l'on considère que l'impassible et immuable divinité ne soit tombée dans la faiblesse, le Prophète ajoute: "Et nous, nous le considérons être dans les souffrances par punition" (*ibidem*). Il a donc pris nos faiblesses parce qu'il naquit comme homme; et il fut considéré "homme de douleur" par ce qu'il souffrit. Mais, lui-même est exempt de douleurs parce qu'il est Dieu. Et quand il habita parmi nous, quand il porta nos faiblesses, quand par les faiblesses supportées il n'éprouvait pas la douleur, il ne pouvait pas ne pas être celui qui habita (parmi nous), et celui qui assumait la chair ne pouvait pas avoir fait défection à lui-même; il ne pouvait pas être non plus un Dieu anéanti, celui qui n'était pas soumis à la douleur. A la vérité, ces réalités sont peu nombreuses à être évoquées dans le cadre de ce présent Psaume, car il apparaît tout de suite qu'elles ont commencé à se rapporter à la personne de l'homme (assumé), de peur que ce qui est dit de lui comme homme ne semble entendre qu'il se serait retiré de la gloire de la divinité paternelle.

4- Les justes sont éprouvés par tribulations

"Seigneur, Tu m'as mis à l'épreuve, et Tu m'as connu" (v.1). Alors qu'il nous enseignait par la doctrine de la patience et de l'espérance, l'Apôtre parlait ainsi: "La tribulation fait progresser la patience, la patience contribue à éprouver la valeur, et la valeur éprouvée produit l'espérance; l'espérance, elle, ne déçoit pas" (Rm 5, 3-5). Vraiment, nous reconnaissons ces faits dans la vie et les œuvres des saints, de sorte que, jetés en beaucoup de souffrances et de tribulations, ils fussent rendus dignes d'approbation par Dieu. En effet, si quelqu'un se souvenait d'Abraham l'exilé, resté toujours fidèle dans la crainte du parricide et la chasteté, dans les préjudices causés par tout un cortège de souffrances; si quelqu'un se rappelait la fuite de Jacob, de tout son labeur dans la chaleur des jours d'été et de ses veilles durant les nuits d'hiver pour assurer la garde de ses moutons; si quelqu'un faisait le dénombrement des quarante ans de servitude de Moïse, les reproches que lui adressa un peuple odieusement acerbe et envieux des pouvoirs des magiciens exercés contre lui: il comprendrait qu'ils ont été éprouvés par la patience et la persévérance, dans l'espérance; non, certes, qu'il ne s'en suive le mérite d'une récompense telle que, dans la postérité d'Abraham, les nations seraient bénies, que de Jacob sortirait Israël, et que né (de la fille) de Pharaon, Moïse naîtrait en Dieu et pour Dieu. Souviens-toi qu'il est long le parcours de souffrances des Patriarches qui se sont succédés, des Prophètes et des Apôtres, et souviens-toi qu'elle fut bienheureuse et invincible la souffrance de Paul, sur mer, sur les fleuves, sur terre, dans les solitudes du désert, dans les agglomérations urbaines, dans les biens propres et dans les biens extérieurs, dans les coups, les entraves de la prison, dans ses prédications sur la foi à divers cercles d'auditeurs. Assurément, la patience les rendit tous dignes d'approbation; par elle, ils firent preuve de confiance sans devoir rougir de leur espérance. Mais il convient de traiter plus opportunément et plus amplement en son lieu de cela ; nous avons maintenant à retourner vers Celui dont nous avons dit que de toute sa personne le Psaume (138) fait état.

5- Le Christ, comme homme, fut d'abord mis à l'épreuve; ensuite, il fut "connu".

Il ne faut cependant pas confondre en sa personne ce qui est de la divinité et ce qui est du corps. Par contre, dans l'exorde du Psaume, tout est un discours qui procède de sa personne d'homme assumé. "Tu m'as mis à l'épreuve et Tu m'as connu" (v. 2). Il a été éprouvé afin d'être "connu" (reconnu), car la reconnaissance est postérieure à la probation. Et nous percevons ici l'enseignement selon l'Evangile: nous percevons de quelle manière ce Fils de Dieu fut mis à l'épreuve et reconnu. En effet, son humilité par laquelle il mérite d'être adoré par tous au ciel, sur terre et aux enfers, et d'être introduit dans la gloire du Père, cet abaissement dans l'humilité a constitué son épreuve. Aussi, l'Apôtre dit-il: "Il fut obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix; c'est pourquoi, Dieu l'a élevé au-dessus de tout, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, pour qu'en son nom tout genou fléchisse, au ciel, sur terre et dans les enfers, et que toute langue proclame que Jésus est Seigneur (*Dominus*) dans la gloire de Dieu le Père (Ph 2, 8ss). A cause de cette obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix, la faiblesse de la chair assumée prend place dans le nom, et l'honneur de l'immortalité, dans la gloire de Dieu le Père. En effet, le nom de Dieu (lui) est donné, et ce nom ne peut être donné sans honneur. Mais l'honneur qui est donné ne peut être autre que celui du nom. A la vérité, le nom de l'honneur gracieux n'est autre que ce qu'est la gloire paternelle, de sorte que Celui qui demeurait dans la forme de Dieu, accueillît la forme de serviteur, en vue de l'obéissance de la forme de serviteur acceptée jusqu'à la mort de la croix, et fût introduit dans la gloire du Dieu Père dont auparavant il partageait la forme en y demeurant. Mais ces réalités, l'Apôtre en parle

déjà au sujet des mystères de la chair assumée, après la résurrection, pour faire la preuve, dans les évangiles, qu'il est à identifier là où il fut éprouvé et reconnu.

6- Mis à l'épreuve et reconnu, il le fut au baptême, au désert. Pierre l'a mis à l'épreuve et l'a reconnu.

C'est pourquoi son abaissement est une épreuve (*probatio*). En effet, Dieu le Fils Unique-Engendré, le Rédempteur des pécheurs, le Seigneur d'un Règne éternel, demande expressément d'être baptisé comme un pécheur. Ce ministère (*officium*), le Baptiste veut y renoncer, connaissant Celui qui pour lui remettait plus que ses péchés. Celui-là (Jesus) accomplit cependant la justice de l'homme assumé en sa personne par le mystère du baptême: il ne repoussa pas le fait de devenir lui-même participant de notre péché, et, assumant en lui-même toute l'humiliation de la chair caduque, il entra dans le Jourdain mélangé à la foule des pécheurs. En eux tous, il fut mis à l'épreuve tandis qu'il les portait. Mais voyons comment "éprouvé", il fut "reconnu". L'évangéliste dit en effet: "Ayant été baptisé, Jésus aussitôt remonta de l'eau. Et voici que les cieux s'ouvrirent: il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici qu'une voix venue des cieux disait: 'Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me complais" (Mt 3, 16-17). La reconnaissance suit tout de suite la mise à l'épreuve; après l'humilité qui l'avait mis en état d'épreuve, la voix paternelle le désigne comme le Fils bien-aimé. La mise à l'épreuve est telle qu'aussitôt suit la reconnaissance. Il va au désert, est soumis à la tentation du diable; par lui, il est emmené tantôt au pinacle du Temple, tantôt il souffre d'être transporté sur une haute montagne. C'est pourquoi il se livre de lui-même à l'affront d'un si lourd outrage, en demeurant au désert, en étant le jouet d'une condition de tentation, pouvant être élevé sur le Temple ou sur la montagne.

Mais il ne quitte pas la mise à l'épreuve des tentations et n'abandonne pas le témoignage de Celui qui connaît. En effet, l'Écriture dit: "Alors le diable le quitta, et voici que des anges le servaient" (Mt 4, 11). L'homme est tenté, l'homme est porté de lieu en lieu; mais après cela, les anges le servent. Il est reconnu par la mise à l'épreuve; par la reconnaissance, il est digne du ministère des anges. Mais toutes les fois qu'il est mis à l'épreuve en ces diverses circonstances, chaque fois, il se fait reconnaître (pour ce qu'il est). Pierre a eu en horreur la Passion: il ne supportait pas le scandale de la croix vécu par amour et ne se maintenait pas dans la reconnaissance de la divinité pourtant déjà confessée (cf. Mt 16, 23). Mais parce que le Seigneur l'appela "satan" à cause de son infidélité eu égard à la croix, peu de temps après, alors qu'il fut établi dans l'état constitutif de sa gloire sur la montagne, il se fit "reconnaître" par cette voix du Père qui disait: "Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me complais; écoutez-le"(Mt 17, 5). La "reconnaissance" par la voix du Père suit la mise à l'épreuve dont la tentation de l'Apôtre était la cause.

7- La session (ou la pause), c'est la doctrine (enseignée); le relèvement, c'est l'œuvre (par excellence).

Fait suite, au v.2: "Tu as connu mon temps de pause et mon réveil". Par la session (ou temps de pause) est signifié l'enseignement doctrinal: c'est l'autorité évangélique. Et les sessions (le fait de s'asseoir pour écouter un enseignement), ainsi appelées par nous, correspondent à

ce que les grecs appellent les "cathèdres" (les chaires ou sièges). Moïse possédait un "siège" (une cathèdre), selon ce que dit le Seigneur: "Sur la chaire de Moïse se sont assis scribes et pharisiens; donc, tout ce qu'ils vous disent, faites-le, et observez-le; mais ne vous réglez pas sur leurs actes; en effet, ils disent et ne font pas" (Mt 23, 2-3). Etant donné que, eu égard à son caractère recommandable, la doctrine des pharisiens fut enseignée, elle le fut en tant que les pharisiens occupaient la chaire de Moïse; la doctrine est en connexion étroite avec la cathèdre. C'est pourquoi "il a connu sa session"(v.2b) lorsqu'il proclama par avance sa condition auprès de tous, lorsqu'il s'attacha à l'accomplissement de la volonté de Celui qui l'envoyait, lorsque, demandant la glorification de son corps humilié, il entendit, venant du ciel: "Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore" (Jn 12, 28).

Mais il est "connu" par son enseignement non moins lorsqu'il est assis pour enseigner que dans l'œuvre de sa résurrection. En effet, vu que l'enseignement de la doctrine est prescrit, c'est donc que le relèvement en bonnes œuvres est effectivement réalisé. S'asseyant, Jésus enseignait sur la montagne; mais après l'enseignement de la doctrine, il descendit pour réaliser des œuvres. Car il est écrit: "Quand il fut descendu de la montagne, des foules nombreuses se mirent à le suivre. Et voici qu'un lépreux s'approcha et se prosterna devant lui, disant: 'Seigneur, si tu le veux, tu peux me purifier'. Il étendit la main et le toucha, en disant: 'Je le veux, sois purifié' "(Mt 8, 1-2). Et pour guérir la fille du chef de la synagogue (Jaïre), Jésus se leva; il est écrit en effet: "Et se levant, Jésus le suivit avec ses disciples" (Mt 9, 19). Mais quand il accomplit le parfait office de son abaissement dans l'humilité en lavant les pieds des apôtres, nous lisons: "Il se leva de table, quitta son vêtement, et prit un linge qu'il se noua à la ceinture" (Jn 13, 4-5). C'est pourquoi doctrine et œuvre contribuent à le faire connaître, dans sa chaire d'enseignement et dans sa résurrection, car, par la parole et par ses actes, il annonçait en lui même par avance la gloire du Père.

8- Dieu a connu de loin, par avance, les pensées du Christ.

"Tu as connu de loin toutes mes pensées" (v. 3). Dieu ne cesse de scruter les cœurs et les reins. Et comment de loin ses pensées (du psalmiste) sont-elles connues? "De loin" ne se rapporte pas à un lieu précis, mais au temps. En effet, il ne dit pas "de loin" en sorte que tu comprennes qu'il s'agirait d'une réalité locale devant être crue comme éloignée des œuvres humaines, alors qu'il les comprenait avec la vision de sa puissance et de sa science par lesquelles elles sont pensées. "De loin Tu as pénétré mes pensées": il s'agissait là plus d'une condition future que d'un âge. Où donc retrouverons-nous cela, à savoir ce fait que "loin avant le temps" il aurait connu ses pensées? Sans doute là où il est dit: "Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé que préfère mon âme. Je ferai reposer sur lui mon Esprit; il fera connaître mon jugement aux nations. Il ne protestera pas, il ne criera pas; on n'entendra pas sa voix sur les places publiques" (Mt 12, 18-19). L'Evangéliste se souvient de cette prophétie lorsqu'à ceux qu'il guérissait, il (Jésus) ordonnait sévèrement de ne pas le faire connaître (cf. Mt 12, 15-16). Donc, il avait compris "de loin, par avance" ces pensées - à savoir des pensées d'humilité et de patience - puisque la bouche des prophètes en avait témoigné.

9- Ce qu'il en est du "sentier" (*semita*) et du "sens" (*directio*).

"Tu as connu avec précision mon sentier et la direction de ma vie" (v. 3). Au sujet du sentier et de la direction de vie, avant même qu'il en soit traité, on ne doit pas s'abstenir d'en devoir dire d'abord quelque chose. En effet, ce qui pour nous est un sentier, est pour les Grecs une autre manière de parler de la vertu et de l'intelligence: car ce qu'ils appellent *tribon* - d'un usage fréquent dans les discours -, est un terme banal qui, non pas une fois en passant, ni même quelques fois, mais toujours survient. Cependant, ce que les nôtres ont traduit "direction" est rendu par les Grecs, à partir de l'hébreu, par *skoïnon* (corde). Mais *skoïnon*, selon l'habitude des nations païennes, signifie un mode d'itinéraire précis et défini, comme ce qui pour nous se dit d'un "mille" (1000 pas); eux l'appellent *skoïnon*.

10- Le Christ a parcouru par lui-même ce sentier, d'un bout à l'autre; il fut souvent emprunté par les prophètes.

Dans le corps qu'il assumé, notre Seigneur a déjà parcouru par lui-même ce sentier d'un bout à l'autre, sentier qui était souvent fréquenté par les prophètes; il rendit néanmoins la finalité de son chemin à lui, distincte et fondée. Qu'il marchât cependant par un sentier souvent fréquenté de prédication, nous l'entendons lui-même le dire: "Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins, et toi tu n'as pas voulu" (Mt 23, 37). "Que de fois", comme il dit, montre par là la fréquence des nombreux signes prodigués. Donc, rien de nouveau: il réclame une réponse, il souffre lorsque Jérusalem refuse que ses enfants soient rassemblés; que de fois il a été écouté dans les prophètes, mais sans qu'on lui accorde pour autant quelque marque de considération!

11- Il accomplit à la perfection le chemin prescrit pour lui.

Qu'il ait accompli parfaitement le chemin qui lui était défini et prescrit, cela se trouve indiqué lorsqu'il dit: "(Père), je T'ai glorifié sur la terre, j'ai totalement accompli l'œuvre que Tu m'avais donnée à faire" (Jn 17, 4). Celui qui accomplit pleinement l'œuvre qui lui est confiée, s'est acquitté du mode de l'opération prescrite. Mais il connaît pour lui ce qui est déterminé et qu'il convient d'entreprendre, lorsqu'il dit à Pierre qui voulait résister par le glaive à ceux qui venaient pour l'appréhender: "La coupe que m'a donnée le Père, ne la boirai-je pas?" (Jn 18, 11), enseignant par là que la coupe de la Passion, prescrite pour lui par le Père, devait être bue. Il se sait encore avoir accompli son "sentier «et réalisé le "sens de son envoi" (*directio*), quand, le vinaigre étant bu, en vue de transmettre son souffle il dit: "Tout est achevé", et qu' "aussitôt, il transmet l'Esprit"(Jn 19,30).

12- Ce qu'il a accompli et souffert, le Père l'a pressenti d'avance.

Donc, le Père scrute le "sentier" et "l'espace de vie" du Christ. Mais par le prophète, il l'a d'autre part recherchée attentivement, lorsqu'il prophétisa au sujet du vêtement tiré au sort: "Ils ont tiré au sort ma tunique" (Ps 21, 19). Et de nouveau, lorsqu'il est livré et suspendu entre des larrons, on reconnaît là la prophétie disant par Isaïe: "Il a été compté parmi les brigands" (Is 53, 12); ou encore, lorsque des os laissés intacts et de la blessure faite en profondeur au côté, cela fut auparavant prédit: "Aucun de ses os ne sera brisé" (Ex 12, 46); et "Ils regarderont celui qu'ils auront transpercé" (Za 12, 10). C'est pourquoi, ces événements et circonstances qui, tous, réalisés lors de la Passion, étaient écrits par avance, furent scrutés par Dieu de telle sorte qu'ils furent prophétisés. Et de peur que de ces événements qu'il vécut et souffrit, on n'estimât pas qu'ils fussent méconnus du Père, ils se trouvent tous étroitement rassemblés en un seul ensemble, lorsque le prophète (le psalmiste) dit: "Et Tu as prévu tous mes chemins" (v. 3b).

Mais Celui qui a prévu, voit par avance la réalité dans son contenu (mystérique; *res*). Il a encore prévu cela - "car il n'y a pas de tromperie sur sa langue" (v. 4). En effet, selon sa propre déclaration, il est "la vérité, le chemin et la vie" (Jn 14, 6). La vérité n'accueille pas le mensonge; car il n'a pas menti; il n'a pas failli dans l'annonce de la vérité: de toute sa langue il a réalisé son office de prédicateur de la vérité, lui qui a dit: "Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas" (Mt 24, 35). Il annonce le Dieu Père; il confesse qu'il est lui-même Fils de Dieu et Fils de l'homme. Cette prédication était sans mensonge; elle révélait à son sujet et à propos de sa charge sacrificielle, qu'il était bien celui qui s'émouvait de pitié.

13- La science de Dieu ne nous est transmise ni par le prophète, ni par Moïse, mais par le Christ.

Ensuite, partant de l'homme, la parole progresse peu à peu et s'élève jusqu'à la nature céleste et divine reconnue en lui, lorsqu'il dit: "Voici, Seigneur, que Tu connais toutes choses, les dernières et les anciennes; c'est Toi qui m'as formé et Tu as posé Ta Main sur moi. Admirable est la connaissance de Toi qui se tire de moi; elle me dépasse, et je ne puis y atteindre" (vv. 5-6). Cela ne convient pas à la personne du prophète, pour que puisse être dit de lui: "Admirable est la connaissance de Toi qui se tire de moi" (cf. Jn 1, 18 ; 17, 6). Pour que l'admirable connaissance de Dieu se réalise à partir de lui, il convient de se référer à Moïse qui, auparavant, a parlé pour nous dans les Livres de la Loi, de cette connaissance de Dieu. Mais, à la vérité, de peur que cela ne soit attribué en propre à ce même Moïse - qui n'en avait aucune conscience avant d'êtreindre Dieu du regard au buisson ardent (cf. Ex 3, 14) -, ce que tenait l'opinion religieuse de son peuple élu en Abraham, Isaac et Jacob, cependant avant ce temps (de l'épisode du buisson ardent) il ne pouvait être l'acquéreur de la connaissance familière de Dieu avant que Celui-ci ne lui en fit le don. Mais toute cette parole (cf. vv. 5-6) convient parfaitement à celui qui dit: "Père, j'ai manifesté Ton nom aux hommes (Jn 17, 6); et encore: "Cette vie éternelle consiste en ceci: qu'ils Te connaissent Toi le seul vrai Dieu et celui que Tu as envoyé Jésus-Christ" (Jn 17, 3). Mais poursuivons jusqu'au point où cela paraîtra pleinement évident.

14- Les toutes dernières choses accomplies par le Christ et celles qui sont les plus anciennes, nous devons en pénétrer le sens profond selon l'ordonnement des paroles du Psaume.

"Voici, Seigneur, Tu connais toutes choses, les dernières et les anciennes" (v. 5). Elles sont "dernières" lorsque Tu m'as éprouvé, et lorsque Tu m'as connu...etc. Ce sont là des réalités propres à l'homme qu'il a assumé. Elles sont "anciennes" celles qui ne possèdent pas de mesure, qui se rapportent à l'ancienneté d'un temps indéfini. "Au commencement était le Verbe, et tout a été fait par lui" (Jn 1, 1).

15- Comme Dieu, il dit: "Tu m'as formé, Tu m'as posé comme homme"...etc.

Par conséquent, comme Dieu, il connaît les choses dernières et les choses anciennes; ainsi, en ce qui suit: "Tu m'as formé et Tu as posé Ta Main sur moi" (v. 5). Il signifie par là, l'une et l'autre chose. En ce qu'il a "formé", il désigne les choses anciennes; en ce qu'il a "posé" sa main sur lui, il désigne les dernières choses qui se sont produites. En effet, qu'il fut formé selon la nature de la divinité, l'Apôtre l'enseigne, disant: "Lui qui était dans la forme de Dieu" (Ph 2, 6); car ce qui est dans la forme est formé en une forme, et, en vérité, elle est la forme de la nature paternelle de la divinité. Et je ne connais pas que ce qui est formé dans la forme de l'esclave puisse être rapporté au Père afin qu'il soit formé par ce Père lui-même. "La Sagesse, en effet, a bâti sa demeure pour elle-même" (Pr 9, 1). Mais ensuite, il n'est pas plus largement parlé ni de temps, ni de recherche de sens; cependant, il convient de rapporter en propre à la naissance corporelle: "Tu as mis Ta Main sur moi". Ainsi nous sommes enseignés à partir de la personne du Père: "J'ai trouvé David, mon serviteur; je lui ai donné l'onction de mon huile sainte. Car ma Main le prendra sous sa garde, et mon Bras le fortifiera" (Ps 88, 21-22). Et ce n'est pas douteux: tout ce Psaume 88 se réfère à la personne du Seigneur; car ces choses se sont réalisées en lui; choses qui sont propres à sa divinité même; mais aussi, choses qui s'y opposent en considération de la faiblesse de notre nature.

16- La science de Dieu, en quoi est-elle admirable?

Parce que l'une et l'autre chose (dernière ou ancienne), au moment favorable ait été dite, soit que lui-même l'ait prêchée, ou qu'elle fut dite par les Apôtres ou les Prophètes, le Christ a fait entrer, à partir de lui-même, dans la connaissance admirable de Dieu. Aussi, dit-il: "Admirable est la connaissance de Toi qui se tire de moi" (v. 6). "Admirable", mais comment? Sans doute comme toutes choses enseignées qui se trouvent à l'intérieur même de Dieu, pendant le temps de la prédication de la présence de Dieu en toutes choses, pendant que son immense et incompréhensible nature demeure en elle-même et à l'extérieure d'elle-même, sachant qu'il excède toutes les localisations où il ne peut être contenu. Admirable est le Dieu qui est partout et nulle part absent. Etre en toutes choses et être le tout; et cependant être hors des lieux et des temps eu égard à son infinité et à son éternité; être toujours. Cela est magnifique, cela est reconfortant: sans fragilités extrêmes, nous sommes affermis désormais par le sens d'une intelligence croyante de ces réalités pleine d'espérance.

17- Le Fils, égal au Père par sa nature; jusqu'à quel point il ne peut pas Lui être égal?

Mais que signifie ce qui est dit ensuite: "Je ne pourrai pas y atteindre" (à cette connaissance) - v. 6. L'Unique-Engendré dit en Jn 14 15: "Tout ce qui est au Père est à moi"; et "comme le Père possède la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même" (Jn 5, 26); et encore: "Comme le Père rend la vie aux morts, ainsi le Fils vivifie semblablement qui il veut" (Jn 5, 21). Et: "Moi et le père nous sommes un" (Jn 10, 30). Il n'y a nulle distinction de puissance dans ces termes; il n'y a même pas de différence possible dans les faits au plan de la dynamique d'efficacité. Le plus grand nombre des hérétiques réfèrent ces paroles, "nous sommes un", au seul accord des volontés - le Livre VIII du *De Trinitate* tout entier leur répond). Mais lorsqu'il est dit: "Croyez en mes œuvres, car le Père est en moi, et moi dans le Père" (Jn 14, 11; cf. *De Trin.* VIII, 5ss.), il n'est pas question seulement d'une unité de volonté, mais de montrer qu'il s'agit bien d'une unité de puissance divine. Donc, tout ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement; il le fait semblablement. Il faut donc rechercher ce que signifie l'expression: "Je ne peux l'atteindre". Eh bien, lorsque j'entends: "Le Père est plus grand que moi" (Jn 14, 28), et "Le Fils ne peut rien faire de lui-même si ce n'est ce qu'il voit le Père faire" (Jn 5, 19), ces paroles m'ouvrent à la compréhension de cette autre parole: "Je ne peux l'atteindre". En effet, le Père est plus grand que le Fils, mais comme Père pour le Fils, par la génération, non par la nature. Car le Fils existe à partir de Celui dont il est sorti. Et bien que la propriété de l'appellation paternelle diffère, la nature cependant ne diffère pas. Dieu (le Fils), en effet, est né de Dieu; il n'est pas dissemblable de la substance génératrice. Donc, il ne peut être égalé en tout à Celui dont il est issu. En effet, quoiqu'autre, il demeure dans l'autre par une gloire identique et de semblable nature; cependant, du fait qu'il est engendré, il ne semble pas qu'il puisse être assimilé en tout à ce qui l'a engendré.

18- Immensité du Père.

Voyons si, en fait, ce "Je ne puis y atteindre" ne se rapporte pas à la dignité de la confession paternelle. Suivent en effet les vv.7-10: "Où irai-je pour échapper à Ton Esprit, où m'enfuirai-je loin de Ta face? Si je monte au ciel, Tu y es; si je descends aux enfers, Tu es là. Si je prends les ailes de l'aurore et que j'aille habiter aux extrémités de la mer, pour sûr, Ta Main me conduira, et Ta Droite me tiendra". Le Fils ne sort pas de l'infinité paternelle, ni de la nature qui est au-delà de toutes les localisations: lui qui est dans le sein (du Père) les outre passe (cf. Jn 1, 18), qu'il soit au ciel, qu'il soit aux enfers (*i.e.* au séjour des morts), ou qu'il parcourt les extrémités des mers, Celui-ci est cependant présent en quelque lieu que ce soit, partout et toujours. Il ne peut s'esquiver alors qu'il demeure à l'intime de Celui qui fait que toutes choses soient, et qui est en tout.

19- Il convient de distinguer la triple condition (*status*) du Christ.

En partant de ce qui est dit: "où fuirai-je loin de Ta face?", ne serions-nous pas portés à déprécier sans esprit religieux la substance immuable et impassible, de sorte que celui qui parle par le psalmiste semblerait avoir pensé à la fuite, eu égard à la crainte de la Passion?

Le motif de ces paroles doit donc être examiné pour qu'elles soient justement comprises comme alléguées au profit d'une considération saine et sauve. Pourtant, personne parmi ceux qui s'attardent aux études approfondies de la doctrine céleste, ne pourra émettre des doutes sur le fait de devoir confesser notre Seigneur Jésus Christ Dieu et homme: homme assurément dans le temps, toujours Dieu et avant qu'il ne fût homme, et après qu'il le soit devenu; l'un et l'autre véritablement, à savoir Dieu et homme seulement au moment même où il fut dans l'homme. En effet, il était dans la forme de Dieu, et il prit la forme de serviteur; et de nouveau il se trouve dans la gloire de Dieu le Père, à savoir que la forme de serviteur se maintenait dans sa gloire, cette gloire dont il provenait antérieurement, cela assurément pour absorber la nature corruptible par une progression dans l'incorruptibilité.

20- Ce qui convient à l'une ou l'autre nature.

Donc, au début de ce Psaume nous nous souviendrons que c'est de la personne de l'homme assumé dont il est question. En conséquence, on doit le considérer avec discernement afin de comprendre ce qui s'applique à sa divinité et ce qui s'applique à l'homme; et ainsi, du fait que nous appliquions davantage notre jugement critique aux paroles qui sont dites plutôt que, par le préjugé d'une intelligence fallacieuse, d'ajouter des paroles qui déforment le sens convenable. Il dit en effet: "Où irai-je pour me dérober à Ton Esprit?", et "Où m'enfuirai-je loin de Ta Face?" Il y a diverses significations de l'Esprit et de la Face. Certes, de Ton Esprit, "je m'y déroberai"; de Ta Face, "je m'enfuirai". De cela il s'en suit: "Si je monte au ciel, Tu y es; si je descends aux enfers, Tu es là". L'ascension au ciel et la descente aux enfers, ce n'est pas la même chose. Il y a ensuite un troisième terme. "Si je prends mes ailes avant l'aurore, et que j'aie habiter aux extrémités de la mer, c'est Ta Main qui m'y conduira, et Ta Droite qui me tiendra" (vv. 8-10). Désormais, cette voix n'est plus celle d'un homme puisqu'il assume des ailes, qu'il les fait siennes, qu'il passe sa vie à traverser l'océan pour faire se pencher la Main de Dieu, pour saisir la Droite de Dieu; cela relève davantage de sa nature. Et quel est celui qui émet ces paroles avec assurance? Le motif même de ces dires le montrera.

21- Dieu n'est jamais absent de l'Esprit de Dieu; pour ce qui est de l'homme qui fuit devant la Face de Dieu.

Ainsi, le Dieu Unique-Engendré, manifestant cette reconnaissance d'un respect admiratif porté envers le Père - reconnaissance qui par lui fut rendue admirable et vers laquelle l'un et l'autre état (avant et après l'incarnation) ne peut à lui seul rendre compte de l'une et de l'autre nature -, enseigne en clair cette nature par laquelle il demeure dans l'Esprit et celle par laquelle il se maintient en un corps. Quand il dit en effet: "Où irai-je loin de ton Esprit", il indique cet état où le même Esprit demeure dans l'Esprit de la gloire paternelle avant l'assomption de l'homme. Il ne peut en effet être absent en quelque façon de l'Esprit, lui qui est Esprit. Car celui-ci ne peut être trompé, et celui-là ne peut abuser. Et lorsqu'il dit: "Où fuirai-je loin de Ta Face?", il enseigne l'état de la faiblesse assumée par lui dans le temps; la faiblesse humaine ne souffre pas en effet la rencontre de la Face de Dieu, car il est dit à Moïse: "Quel homme pourrait voir ma Face et vivre?" (Ex 33, 20). Ce que nous ne pouvons soutenir, nous le fuyons, car il appartient à la faiblesse humaine de fuir la rencontre de l'insoutenable nature. Et certes, elle fuit ce dont elle ne peut soutenir la vision. Mais parce

que, selon le prophète (le psalmiste), le visage de Dieu se tourne contre ceux qui font le mal (Ps 33, 17), il en est ainsi de la nature humaine qui ne peut fuir le jugement de Dieu signifié par son Visage. Il ne parlait pas en effet comme un pécheur, au point de devoir prendre la fuite, celui qui ignorait le péché; mais bien qu'il eût auparavant enseigné l'infinité paternelle en Esprit en dehors de toutes choses, maintenant aussi il montre, à partir de sa personne humaine, que l'homme ne peut jamais fuir Dieu.

22- En tant que Dieu, il monte au ciel; comme homme, il descend au séjour des enfers.

Suit encore l'exposé du motif des paroles qui sont dites, quand il aura exprimé qu'il est de l'une et l'autre nature par le fait qu'il était et homme et Dieu: "Si je monte aux cieux, Tu y es". Cela est le propre de la divinité. "Personne" en effet "ne monte au ciel si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel" (Jn 3, 3). Car la nature du corps terrestre, à moins d'être transformée en gloire céleste, n'obtient pas cette élévation. "Si je descends aux enfers, Tu es là". Cette loi est de nécessité humaine, lorsque descendent au séjour des morts les âmes des corps ensevelis. Le Seigneur n'a pas récusé que cette descente portait à son accomplissement le fait qu'il soit véritablement un homme. D'autre part, le "où irai-je", et le "où fuirai-je", le "là Tu y es", et le "Tu es ici", porte à confirmer l'enseignement de celui qui est admirable en ce qu'il a fait, pour que soit connu cet enseignement selon lequel Dieu est la cause de toutes choses (cf. Is 45, 7); ainsi, bien que l'homme fuie la Face de Dieu parce qu'il ne peut en soutenir la vision, bien qu'il descende par la loi de la mort du ciel aux enfers, cependant Dieu est partout, et toujours, et en tout.

23- Ce qui concerne la condition glorieuse du Christ.

Parce que, par ces réalités énoncées plus haut, il a indiqué distinctement, à propos du genre de nature, qu'il était de l'une et de l'autre, à savoir de Dieu et de l'homme, il désigne une unité de nature d'un troisième genre désormais réalisée en lui, lorsqu'il dit: "Si je prends les ailes de l'aurore et que j'aie à habiter aux extrémités de la mer, c'est néanmoins Ta Main qui me conduira, et Ta Droite me tiendra" (vv. 9-10). Quand il assumait des ailes, il ne fut plus désormais appesanti par son corps (cf. *Tract. in Ps. LIV*, 7). Quand il prit "ses ailes", il enseigne par là que cette puissance de voler a toujours été son fait. Quand il les prit "avant que se lève la lumière de l'aurore", il désigne là le temps de sa résurrection. Quand il est "aux extrémités de la mer", c'est dire par là que Dieu quitta les espaces de son séjour humain sur terre. Quand il est conduit par la Main, il ne craint pas. Quand il est "tenu par la Droite" de Dieu, il n'est pas changé, ni ne tombe en s'écroulant: "Dieu lui a donné en effet le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'en son nom tout genou fléchisse au ciel, sur terre, et aux enfers, et que toute langue proclame que Jésus est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père" (Ph 2, 9-11). Car, en ce nom qui lui est donné et "qui est au-dessus de tout nom", l'homme accueilli est assumé par la Main et la Puissance du Dieu Père, dans sa propre gloire.

24- Les "ailes" signifient la force de voler vers le ciel après la résurrection.

Cependant, les ailes renvoient au changement des corps terrestres en une nature spirituelle et éternelle; l'autorité prophétique l'exprime, lorsqu'il est dit à l'adresse de l'indigent dans la foi et du pauvre en bonnes œuvres: " Quand tu es pauvre, ne te fatigue pas à vouloir être riche; abstiens-toi d'investir ta pensée dans cette quête; en effet, elle (la richesse) a préparé pour le pauvre des ailes comme l'aigle, et il retournera dans la Maison de Celui qui y préside" (Pr 23, 5). Il réfute le pauvre qui se fatigue dans l'espoir des richesses; il met en balance la misère du manque de foi de ce pauvre et l'opulence des croyants. En effet, le riche - non en fortunes humaines mais en trésors célestes - se prépare à lui-même des ailes par lesquelles il reviendra dans la Maison de Celui qui y préside. Car il reviendra d'où il est tombé, c'est à dire au lieu d'où, par le péché du premier homme, il fut expulsé. Mais qui est donc Celui qui appartient cette Maison, et qui donc y préside? Assurément, Celui qui a dit: "Amen, je te le dis, aujourd'hui, avec moi, tu seras en Paradis" (Lc 23, 43). Il (le prophète) mentionne dans un autre endroit, quand il traite de l'éternité maintenant sans faille des spirituels: "Ils prennent de l'envergure, tels des aigles" (Is 40, 31). La nature rendue apte à voler dans le ciel est obtenue par la transformation opérée dans la résurrection. Mais Celui-ci, qui porte des ailes en vue de s'envoler, ces ailes-là ne lui sont pas étrangères, ni d'une nouveauté absolue; elles lui sont comme anticipées par l'usage d'une mise en pratique de l'être qu'il possédait déjà; car, après le mystère (*sacramentum*) de la Passion volontairement assumée, il aura pris en compte les ailes de sa nature et de sa puissance pour s'emporter vers le ciel.

25- Ici est indiqué, non pas un trouble du Christ, mais une rumeur de trouble.

Fait suite encore une belle ordonnance de paroles relative à l'une et l'autre nature; parole d'homme assurément, mais aussi de Dieu, qui s'écoule en bon ordre. Cette parole dit en effet: "Et j'ai dit: "Peut-être que les ténèbres vont m'ensevelir?" Cette voix est estimée être la voix de l'homme, parce que, trembler de crainte dans la perspective de la Passion, est apparu à ceux qui étaient soit impies, soit ignorants, comme ne pouvant être attribuée à personne d'autre, comme si cette parole apportait la preuve manifeste d'une crainte éprouvée, sans qu'elle puisse signifier bien davantage: une volonté d'acceptation de la mort sans laisser percer nulle terreur de la part de Celui d'où provenait cette voix. Il ne dit pas en effet: "Les ténèbres m'ont enseveli", mais bien: "Les ténèbres ne vont-elles pas m'ensevelir?" Il ajoute: "par hasard" (*fortuito*); à son sujet, une opinion toute humaine le juge chancelant et mal assuré d'une bonne réputation, à cause de quoi il redouterait la descente aux enfers. En fait, il se moque de cette erreur d'appréciation. Si personne, en effet, n'est assuré d'être enseveli dans les ténèbres, par contre, qui ne serait incertain de pouvoir y échapper?

26- Pourquoi la Passion (de souffrances) est-elle, pour le psalmiste, "un chemin de délices". Le Père avec le Fils: une puissance une et une nature une. Les ténèbres tombent dans l'indifférence.

Comme ce qu'il dit des ténèbres prêtes à l'ensevelir (cf. v. 11a) ne peut être compris du trouble de sa nature, mais aussi comme ce trouble signifierait pour l'intelligence impie un

état d'insécurité, il continue aussitôt: "Mais la nuit même devient lumière dans mes délices" (v. 11b). Comment en effet pourrait-il être "enseveli par les ténèbres" celui dont la mort future est déjà "une illumination dans les délices?" C'est pourquoi, pour le Seigneur, cette Passion concourt aux délices, tandis qu'il brise les portes de bronze, tandis qu'il foule aux pieds les barres de fer, tandis qu'il dépouille toute puissance, tandis qu'il triomphe en lui-même de toutes ces choses, tandis qu'il rachète celui-là même qu'il avait fait à son image, tandis qu'il le restitue dans les délices du Paradis. Donc, dans ces "divertissements" et "délices" de la Passion, ce qui est une nuit devient pour lui une lumière. Et eu égard à cette illumination, "les ténèbres ne te seront plus obscures" (v. 12). Le Père est dans le Fils par l'unité de nature: une similitude de divinité qui ne peut changer; à preuve, le témoignage des œuvres. Que le Père soit en lui, le Fils le dit hardiment: "Les ténèbres, grâce à Toi, ne seront plus obscures", car nous nous souvenons de la Parole venue du Père: "Je serai avec lui dans la tribulation" (Ps 90, 15). Et, dans les évangiles, le même Seigneur dit à propos du tremblement de crainte des Apôtres: "Voici venir l'heure où chacun de vous sera dispersé, et vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul: car le Père est avec moi" (Jn 16, 32). Soit par la puissance par laquelle il peut les mêmes choses que le Père, soit par la nature, l'essence et la divinité, par laquelle Dieu est né de Dieu, le Père est avec lui. Avec assurance, il dit donc: "Car les ténèbres ne te seront pas obscures" (v. 12a). En effet, la puissance immuable ne ressent pas les ténèbres, et la vraie lumière ne souffre pas de la nuit infernale; suit, en effet: "Et la nuit comme le jour illumine: ses ténèbres sont comme sa lumière" (v. 12bc). La seule mention de "pour toi" (ou "grâce à Toi"), se réfère à plusieurs membres de phrases. C'est pourquoi la nuit fait ses délices, car, "comme le jour, elle illumine". Mais elle illumine en tant que ténèbres; ainsi, comme la lumière, elles viennent aussi de Dieu. Il appartient au puissant créateur des ténèbres de créer la lumière dans les ténèbres. Écoutons l'évangéliste qui enseigne cela: "Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres n'ont pu la saisir" (Jn 1, 5). Il fallait cette grande Puissance pour que la lumière brille dans les ténèbres, ténèbres qui par leurs puissances d'obscurité opérant dans la nuit, n'ont pu saisir la lumière de l'inlassable Lumière.

27- Afin que l'une et l'autre nature du Christ soit annoncée. L'office (ministériel) du Christ homme. D'où l'aspect redoutable des merveilles qu'il accomplit.

Viennent ensuite les versets 13 et 14: "Car Toi, Seigneur, Tu as pris possession de mes reins; Tu m'as pris avec Toi dès le sein de ma mère. Je Te confesserai pour les merveilles redoutables que Tu as faites".

Il (le Psalmiste qui est le Christ) tient encore maintenant l'ordonnancement de l'une et l'autre signification afin de se dire, dans son enseignement, homme et Dieu. En effet, comme ses reins étaient possédés par Dieu et qu'il était accueilli dès le sein de sa mère, il nous est indiqué en lui la condition corporelle. Car, dans les reins se trouve la cause de la volupté. Cependant, ces reins-là possédés par Dieu, ne courent plus après les voluptés du corps pour en jouir sans retenue. Et celui qui est reçu dès le sein de sa mère, ne se porte pas vers les œuvres du siècle étant reçu par Dieu. Donc, toute sa volonté et son labeur est d'annoncer le Père. Ce sont en effet ces œuvres-là que, par l'homme assumé, il accomplit. Mais lorsqu'il dit: "Je Te confesserai pour les merveilles redoutables que Tu as faites" (v. 14a), il rend toute confession en l'admiration redoutable le concernant à la gloire de sa divine substance. S'il est émerveillé, c'est à cause du fait que Dieu possède ses reins, qu'Il l'a pris avec Lui dès le sein de sa mère. Le fait de savoir que sa volonté et son agir fussent

dédiés à Dieu, le porte à s'émerveiller devant la prodigieuse réalité. Cependant, c'est dans la redoutable saisie du prodige qu'il s'émerveille, tandis qu'à l'Heure de la croix les ténèbres apparaissent, tandis que la terre tremble, que les rochers se brisent, que les tombeaux s'ouvrent, que les morts resurgissent dans la vie, que, toutes portes closes, il s'approche du lieu qu'il est le seul à pouvoir pénétrer et qu'il se tient là; tandis qu'il est enlevé aux cieux, que les Apôtres des nations parlent en langues, que leur seule ombre guérit les maladies, qu'aux demandes du boiteux à la recherche d'une pièce de monnaie lui est donné de courir; tandis qu'il rend la malheureuse morte (Tabitha) à ses aumônes, que les persécuteurs se font prédicateurs, que l'on chante dans la prison et que les chaînes se rompent; tandis que dans le martyre le Christ est aperçu dans les cieux par le martyr; tandis qu'enfin, en ce lieu où il est élevé de corps, il s'assoie à la droite de Dieu, dans la gloire de qui il demeure pour toujours.

28- Le Fils du Père, bien que ne lui étant pas inégal en puissance, lui remet tout ce qui est sien.

Cependant, le Fils reporte sur l'œuvre du Père à la volonté duquel il a obéi, toute cette dignité au sujet de laquelle il est "redoutablement émerveillé", disant: "Admirables sont tes œuvres et mon âme le sait au-delà de ce qu'elle peut en saisir" (v. 14bc). Que sont redoutables en effet, dit-il, Tes merveilles: c'est Ton œuvre! Et, dans les évangiles, la même appréciation est portée lorsqu'à une manifestation de sa puissance, il s'exclamera: "Tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement" (Jn 5, 19); et encore: "Comme le Père vivifie les morts, ainsi le Fils vivifie qui il veut" (Jn 5, 21); cependant il reporte sur le Père la dignité de toutes les œuvres lorsqu'il dit: "Le Fils ne peut rien faire par lui-même, si ce n'est ce qu'il aura vu le Père accomplir" (Jn 5, 19). Il soumet toute attestation de puissance à son sujet, par honneur révérenciel, à celui dont il fait mémoire de tout ce qui doit être confessé; non qu'il ne puisse prendre pour soi ce qu'il possède - des œuvres semblables à celles du Père -, mais il montre celui-ci comme étant Celui par qui il peut réaliser des œuvres semblables. Donc, ces œuvres-là, par lesquelles il est "redoutablement émerveillé", il lui est possible de les causer par l'effet de sa propre puissance. Cependant, il les soumet toutes aux œuvres du Père, disant: "Admirables sont Tes œuvres, et mon âme le sait, d'une façon qui la dépasse (*ualde*; v.14c)".

Cette voix n'est pas celle de la faiblesse humaine pour qu'elle lance l'affirmation de se reconnaître œuvre de Dieu "qui la dépasse". Cela ne convient qu'à celui-là seul qui dit: "Personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils" (Mt 11, 27). Il connaît en effet, non pas d'une façon quelconque, non pas légèrement; mais très fortement (*ualde*), avec cette assurance confiante par laquelle il dit: "Le Père est en moi, et je suis dans le Père" (Jn 10, 38). En disant ce "très fortement" (*ualde*), il indique la perfection de la science de connaissance intime qu'il possède.

29- L'Eglise est l'os du Christ. Les mystères sont révélés à l'Eglise.

Parce que son âme connaît "très fortement" (*ualde*) toutes les admirables œuvres de Dieu, il rappelle pour nous la science de sa doctrine, par laquelle les mystères de l'œuvre paternelle ne sont plus cachés pour nous, disant: "Mes os, que Tu as faits dans le secret, ne Te sont pas cachés" (v. 15a). L'os du Christ, c'est l'Eglise; c'est l'autorité prophétique et apostolique. Selon ce qui est écrit dans le Livre de la Genèse : "Voici maintenant que ceci est l'os de mes os et la chair de ma chair" (Gn 2, 28), l'Apôtre en parlait au sujet d'Adam et d'Eve; après l'exposé de ces paroles, il ajoute: "Ce mystère est grand; je le dis par rapport au Christ et à l'Eglise" (Eph 5, 32). Cependant que ces réalités de l'Eglise aient été cachées par la miséricorde de Dieu le Père, le Seigneur lui-même l'atteste dans l'Evangile, lorsqu'il dit: "Père, je Te loue, Seigneur du ciel et de la terre, parce que Tu as caché cela aux sages et aux prudents, et l'a révélé aux petits. Ainsi, Père, tel a été devant Toi Ton bon plaisir" (Mt 11, 25-26). Donc, par lui, ces mystères, qui sont réalisés en secret, ne sont plus cachés. A la vérité, pour nous, ils ne sont plus cachés, mais à cause des prudents de ce siècle ils ont été réalisés dans le secret.

30- D'abord, ils étaient dans le secret.

Que tous ces mystères de l'espérance de l'Eglise (*ecclesiasticae spei sacramenta*) fussent d'abord réalisés dans le secret, l'Apôtre en témoigne: "Vous pouvez vous rendre compte de l'intelligence que j'aie du Mystère du Christ; ce Mystère qui ne fut pas connu des hommes des temps passés comme il vient d'être révélé à ses saints apôtres et prophètes dans l'Esprit: les païens sont admis au même héritage, membres du même corps, bénéficiaires de la même promesse, dans le Christ" (Eph 3, 4). Et, de nouveau: "Selon l'économie de Dieu et de la charge qu'Il m'a confiée pour vous de réaliser chez vous l'avènement de la Parole de Dieu, ce Mystère (*sacramentum*) qui fut caché depuis les siècles et les générations, et qui maintenant vient d'être manifesté à ses saints; Dieu ayant voulu leur faire connaître de quelle gloire est riche ce Mystère chez les païens: c'est le Christ parmi vous! L'espérance de la gloire!" (Col 1, 25-27). C'est pourquoi, c'est un mystère caché qui fut révélé: que les païens soient pour Dieu cohéritiers, associés au même corps, et participants à la même promesse en Christ. Encore caché, il le reste même pour ceux auxquels le Psalmiste veut montrer les richesses de gloire de ce Mystère de Dieu pour les païens: "le Christ parmi nous, espérance de la gloire".

31- Le Père les a révélés (ces mystères) jusqu'aux extrémités de la terre.

Ce Mystère fut donc caché: il était celui du Christ parmi nous. Cela, le Père l'a révélé. En effet, il a dit à Pierre: "Ce n'est pas la chair ni le sang qui te l'a révélé, mais mon Père qui est aux cieux" (Mt 16, 17). Cependant, il est révélé comme étant "le Christ parmi nous", dans les pauvres d'esprit, dans les tourmentés en leur cœur, dans les humbles de la terre, dans ceux que le monde rejette comme déchets, dans ceux qui, au sein de l'Eglise, se trouvent dans une situation la plus basse; "le Christ parmi nous" étant en effet, abaissé sous une extrême humiliation. C'est donc là le Mystère caché qui a été révélé: le Christ parmi nous! Le Seigneur le révèle non seulement par son Apôtre, mais encore dans ce même Psaume où il parle ainsi: "Mes os ne Te sont pas cachés; Tu les as faits dans le secret ainsi que tout mon être, dans les profondeurs de la terre" (v. 15c). Non pas dans les enfers - comme lorsque, plus haut, il traitait de la Passion -, mais "dans les profondeurs de la terre", lorsqu'il annonçait au sujet des

mystères révélés qu'ils l'avaient été "dans le secret". Ce Mystère du Christ parmi nous, il aura cependant été caché, à savoir que "la substance même de mon être" l'aura été "dans les profondeurs de la terre", pour remplir les charges inhérentes à la bassesse de condition de tous.

32- "Non encore formé" (*imperfectum*), selon la puissance du mot grec, ne convient qu'à Dieu seul.

Ensuite, la parole du Psaume va plus avant, selon une progression évangélique, lorsque le Psalmiste dit: "Encore non formé, Tes yeux m'ont vu, et sur Ton Livre, ils étaient tous inscrits les jours que Tu ferais; nul n'était absent" (v. 16). Et pour que nous puissions tout comprendre selon la doctrine céleste, ce qui fait difficulté doit être démêlé par une interprétation appropriée. Ce que les traducteurs latins comprennent en rendant le terme grec par *imperfectum*, non encore formé (informe), correspond dans les manuscrits grecs au terme *akatergaston* (non achevé, non accompli parfaitement). Nous ne contesterons pas le choix des traducteurs; je crains fort que nul autre mot aît pu être trouvé par eux. Cependant, ce terme-là (en grec, *akatergaston*) signifie "ce qui demeure sans intervention", inachevé, imparfait. "Non encore formé" cependant, pour nous cela s'applique à ce qui a été commencé et n'a pas été achevé. Mais si nous examinons avec soin, au sens profond, la portée de ce mot, il ne peut pas être dissocié de ce qu'est proprement le mot grec et être traduit diversement. Mais c'est à Dieu seul que ce terme correspond en propre en sorte qu'il soit et qu'il soit "non fait"; car ce qui est n'implique pas qu'il "soit fait". Mais "que cela soit" n'équivaut pas à "qu'il soit fait". Et Celui qui est éternel demeure, et n'est pas fait. Donc, pour que l'intelligence du sens progresse, nous osons le dire "encore non formé", et les yeux du Psalmiste le voient comme une œuvre non totalement achevée de Dieu.

33- "Non encore formé", en effet, "Tes yeux m'ont vu".

Mais quels yeux, enfin? Est-ce que ce ne serait pas ces yeux spirituels et divins par lesquels le seul Unique-Engendré voit Dieu le Père? Mais ces yeux là ne manquent pas aux jours inscrits dans le Livre. "Et dans Ton Livre, ils étaient tous inscrits, mes jours, et pas un qui n'y manquât". Cette nature de l'Unique-Engendré ne sollicite pas un progrès dans l'immutabilité. Et quel progrès y aurait-il pour lui alors que tous ses yeux étaient inscrits et tous ses jours comptés, sans qu'aucun ne manquât? Tout cela est outrageant et relève d'une impudente pensée.

34- Les yeux du corps du Christ, ce sont les apôtres et les prêtres (ou les évêques). Contre eux se dressent ceux qui s'adonnent aux affaires du siècle.

De même que les os, par lesquels est désigné le corps de l'Eglise, os qui constituent un mystère mais ne sont pas cachés, ainsi ses "yeux" (dit le Psalmiste) ont vu ce qui est "non encore formé" en Dieu. Cependant, l'os se réfère à l'Eglise qui est le corps du Christ; nous l'avons rappelé plus haut. Dans le corps, les yeux tiennent la première place pour ce qui est du devoir et de la vertu: personne n'en doutera. Que les yeux soient des membres remarquables et

éminents en qui sont désignés les apôtres, cela ne fait pas de doute. Par eux, la lumière de l'Eglise et les divins mystères de l'œuvre salutaire sont manifestés. Cela le Seigneur le montre à l'évidence dans les évangiles. En effet, lorsqu'il appelle les apôtres "sel de la terre", "lumière du monde", lumière posée sur le candélabre dans la Maison - à titre d'exemples-, il rend manifeste les œuvres de leur foi. De nouveau, les appelant des trésors terrestres et corruptibles ainsi que des profits du siècle, à être les yeux du corps, il leur a dit: "La lampe de ton corps c'est ton œil; si ton œil est simple, tout ton corps sera dans la lumière; mais si ton œil est mauvais, ton corps tout entier sera plongé dans les ténèbres. Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, que de ténèbres il y aura!" (Mt 6, 22-23).

Ce passage est à prendre par delà le sens corporel et doit être entendu au sens spirituel. C'est pourquoi, les Apôtres qui sont de l'Eglise, à savoir les yeux du corps du Christ, reçoivent l'ordre d'être lumineux et simples, par un corps d'où émane la lumière, persévérant dans un agir de simplicité. Mais s'ils deviennent mauvais, par tout le corps ils deviendront nécessairement ténèbres. Aucune espérance résiduelle de lumière dans des ténèbres, si la lumière même se trouve plongée dans les ténèbres. De cela il ressort que c'est la cause d'un très grand péril que des prêtres (ou des évêques) qui sont les yeux de l'Eglise, se préoccupent de satisfaire les appétits de jouissance de leur commensaux en s'adonnant aux affaires du siècle, aux profits monétaires et à l'accroissement de biens familiaux. En effet, ils sont la lumière de l'Eglise, c'est à dire les yeux du corps. Et si la lumière même s'enténérait dans la nuit de l'avarice et l'excès de jouissance des biens de ce monde, c'est au corps - à l'Eglise - de par sa nature, que ces ténèbres seraient transmises, et combien plus de ténèbres ne seraient-elles pas transplantées par cet exemple de lumière enténébrée? Ces yeux là donc verront "l'inachèvement" de Dieu; mais si nous avons parlé de l' "inachèvement" d'un Dieu, c'est à entendre d'un Dieu "qui ne soit pas fait" et qui demeure; un Dieu en qui, pourtant, l'Eternité de la divinité se fait entrevoir comme "inachevée".

35- Les Apôtres ont vu le Père dans le Fils. Non par une contemplation selon la nature, mais par une contemplation des œuvres.

Mais c'est on ne peut plus audacieux que d'affirmer un commencement de vision de l'éternité de Dieu le Père par les Apôtres; oui, très grande audace, alors qu'il est dit que "Dieu, personne ne l'a jamais vu, si ce n'est le Fils Unique Engendré qui est dans le sein du Père (Jn 1, 18). Cependant, nous ne disons rien qui soit nôtre, rien de présomptueux que nous proclamions; qu'il le dise lui-même celui qui a dit: "Qui me voit, voit le Père" (Jn 14, 9); non qu'il veuille signifier qu'il soit lui-même le Père. En effet, interrogé par Philippe lui demandant de lui montrer le Père, il ne répondit pas: 'Moi, je suis le Père', mais "Qui me voit, voit le Père". Par la puissance de la nature commune, il répondit au sujet de Celui qui était cherché, que le Père se faisait voir en son être même, à lui. Et il ajoute ceci de très éclairant: "Pourquoi dis-tu 'Montre-nous le Père? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même; mais le Père qui demeure en moi, accomplit lui-même ses propres œuvres. Croyez-moi, je suis dans le Père et le Père est en moi. Du moins, croyez à cause des œuvres" (Jn 14, 9ss). Il démontre ici qu'il ne se situe pas là comme celui qui comprend le Père, ni comme celui qui se met à sa recherche, ni comme celui qui, Unique-engendré, le scrute par le moyen de la puissance efficiente des œuvres du Père. En effet, il demeure en Lui; car il est engendré de Lui; il n'y a pas en lui la nature étrangère d'une création nouvelle; il est Fils par la puissance, il est Fils par la divinité, il est Fils par la substance, il est Fils par la génération. Les œuvres en témoignent, les puissances (célestes) en

parent; le Père est dans le Fils par une lignée de nature et par la substance d'une origine légitime; il est Fils dans le Père. Cette noblesse née de l'Inengendré ne contredit pas le fait que, tous deux ensemble, ils soient un. Le Père est vu dans le Fils; et il est vu non pas par une contemplation de sa nature qui reste pour nous invisible, mais par la considération émerveillée des œuvres opérées. En effet, les œuvres du Fils sont les œuvres du Père, non qu'elles doivent être effectuées par un Fils impuissant (*imbecillus*), ni parce qu'il serait d'une puissance de nature divergente de celle du Père. Mais cela se réalise par un Fils efficient, bien que ce qu'il effectue vienne de Celui dont lui-même est engendré. Et c'est pourquoi, du fait que le Fils soit contemplé dans la grandeur des œuvres réalisées, le Père aussi est vu dans le Fils.

36- Le Livre de Dieu est sa mémoire éternelle. Et dans ce Livre de Dieu n'est conservé que ce qui est inscrit dans le Livre des vivants.

Donc, pour ces yeux qui perçoivent l'éternité de la puissance paternelle dans le Fils, c'est à dire - et cela est annoncé par les apôtres - pour qu'ils soient inscrits dans le Livre de Dieu, pour qu'ils demeurent, bien entendu, dans la mémoire éternelle, le Seigneur a formulé pour eux, dans les évangiles, cette prière: "Père, j'ai manifesté ton nom aux hommes que Tu m'as donnés de ce siècle; ils étaient à Toi, et Tu me les as donnés, et ils ont gardé Ta Parole. Maintenant, ils ont connu que tout ce que Tu m'as donné, je le leur ai donné; et ceux-ci l'ont reçu, et ils ont su vraiment que je suis venu de Toi, et ils ont cru que Tu m'as envoyé. Je prie pour eux; je ne pris pas pour le siècle, mais pour ceux que Tu m'as donnés" (Jn 17, 6ss). Il prie donc pour eux afin qu'ils soient inscrits dans le Livre de Dieu.

37- Aux jours inscrits dans le Livre de Dieu correspond le jour perpétuel et sans nuit.

Mais il convient d'examiner de quel type de progrès il s'agit, qui sont inscrits dans le Livre de Dieu. Sans doute, ceux-ci sont comblés de jours, "sans qu'aucun ne manquât". En quelques manuscrits, nous lisons: "Au jour, ils ont été formés". Il n'y a pas grande différence entre "être comblé" et "être achevé" ("complètement formé"). En effet, nous sommes formés pour devenir conformes à la gloire du corps de Dieu (cf. *De Trin.* XI, 36). C'est la Parole même de l'Apôtre: "Petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous" (Ga 4, 19). Mais d'autre part, nous sommes comblés selon ce que dit le Prophète: "Nous sommes comblés de l'abondance des biens de Ta Maison" (Ps 64, 5). C'est pourquoi, "ils ont été comblés de jour", c'est à dire par la vraie lumière; [en effet, le Christ est la lumière (Jn 1, 9): "il était la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde" (*ibid.*)] non plus désormais détenus dans la nuit de l'ignorance, non plus rendus aveugles par les ténèbres du siècle, mais illuminés par la lumière de la vérité et comblés de jour. Cependant ce qui est comblé ce n'est rien d'autre que ce qu'il reçoit de Celui qui est rempli. En effet, la nuit ne pénètre pas en celui qui est comblé de jour, selon ce que dit l'Apôtre: "Quel rapport de participation entre la lumière et les ténèbres?" (2 Co 6, 14). Et l'Esprit du Christ ne se porte pas vers la demeure de l'esprit du monde, comme il est écrit: "Car vous n'avez pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu" (1 Co 2, 12); Et celui qui est mort au monde ne vit plus pour lui; comme dit encore l'Apôtre: "Je vis, mais désormais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi" (Ga 2, 20). Celui qui est comblé de jour, possède en lui ce seul jour; c'est pourquoi le Psalmiste dit: "Ils seront comblés de jour, et pas un ne manquera". Pas un ne

sera sans jour, ce jour dont ils seront comblés, et qui ne sera ni l'embrasement de la richesse, ni l'aiguillon des voluptés, ni l'ardeur de l'ambition, ni la méchanceté des haineux, ni la pique de l'envie, ni la fureur des clameurs, ni la folie de l'orgueil, rien de ce qui constitue la panoplie et la puissance du diable, mais la lumière véritable, le seul jour dont ils soient remplis. Ainsi désarmées, toutes les autres réalités sont devenues caduques; et ils en rendent un témoignage pleinement digne ceux-là qui sont comblés de ce seul jour.

38- Nimis (à l'excès), c'est à dire ualde (extrêmement). Les amis de Dieu, Abraham et Moïse sont, en termes appropriés, les disciples du Christ. La souveraineté (principatus) leur appartient.

Le Psaume se poursuit ainsi: "Pour moi, ô Dieu, Tes amis ont beaucoup de prix; leur souveraineté a été extrêmement affermie. Je les compterai, et ils seront plus nombreux que le sable" (v. 17). Comment de telles paroles pourraient-elles être attribuées à un homme du commun pour qu'il puisse dénombrer ceux qui se sont multipliés comme les grains de sable? Il convient de les attribuer à celui-là seul auquel appartient, sans recensement ni calcul, la connaissance de la multiplicité des nombres. Néanmoins, ses amis sont extrêmement honorés, "extrêmement" (*nimis*), comme il est dit, ce qui ne doit pas être compris selon la coutume d'interprétation des latins. En effet, "extrêmement" (*nimis*), pour nous, a l'habitude de signifier ce qui excède inutilement la mesure appropriée; mais, pour les grecs, ils rendent par *lian* ce que nous traduisons *nimis*. Dans ce terme *lian*, se trouve davantage contenu le sens de *ualde* (beaucoup, très grand) que de *nimis* (extrêmement).

Donc, ses amis sont extrêmement honorés. A la vérité, nous reconnaissons qu'Abraham fut un ami pour Dieu ainsi que Moïse: la Loi en porte le témoignage écrit. Il est vrai que les évangiles annoncent enfin que plus nombreux encore ont été les amis de Dieu, le Seigneur le signifiant quand il dit: "Je ne vous appelle plus maintenant 'serviteurs', car le serviteur ignore ce que veut faire son maître; mais je vous appelle 'amis', car vous m'avez assisté en toutes mes épreuves" (Jn 15, 15). Ceux-là donc qu'il appelle maintenant ses 'amis' - comme nous l'indiquions plus haut -, lui ont été donnés par le Père et lui appartiennent, confesse-t-il, en conformité avec ce qu'il dit: "Et tout ce qui est à Toi est à moi, et tout ce qui est à moi est à Toi" (Jn 17, 10). Ceux-là, il les dit 'amis' du Père. Ils sont non seulement honorés, mais encore leur souveraineté a été solidement affermie; c'est à partir d'eux que l'Eglise a commencé, c'est à eux que furent remis les principes fondamentaux, pour constituer ensemble de solides bases de départ.

39- Le nombre des élus est déterminé. Ce nombre, plus grand que les grains de sable, se rapporte aux anges.

Que les peuples doivent être référés à l'Eglise, ce qui est ajouté ensuite le fera comprendre: "Je les compterai; et ils seront plus nombreux que les grains de sable" (v. 17c). Pourquoi leur nombre serait-il indéterminé, alors qu'ils sont inscrits dans le Livre de Dieu? Donc, nulle difficulté sur cette question du nombre des élus dont la réalité se trouve conservée par écrit. Mais quelques uns ont estimé que ce qui est dit par l'expression: "ils seront plus nombreux que les grains de sable", ne se réfèrerait pas tant aux hommes - et cela est bien dit d'Abraham: "ta descendance sera comme les grains de sable de la mer; elle multipliera au-delà du nombre

des grains de sable" - qu'à la multitude des anges qui accèdent eux aussi au nombre des amis de Dieu. En effet, à nulle autre catégorie d'êtres ne peut convenir de se joindre à Abraham "comme le nombre des grains de sable de la mer et au-delà", si ce n'est l'abondance des anges jointe à la multitude dénombrée des hommes. Nous ne nous opposons pas au sens que chacun pourra discerner. Cependant, si notre thème interprétatif est conforme au don de la grâce spirituelle, nous en traiterons sans outrager qui que ce soit.

40- D'un signe, le Psalmiste indique que les Gentils croiront et que les Juifs s'écarteront (de la foi).

Dans le Livre de la Genèse, nous relevons deux promesses faites à Abraham; une avant l'engendrement d'Ismaël, Dieu disant à Abraham: "Toute cette terre que tu vois, je te la donnerai, à toi et à ta descendance à jamais, et je rendrai ta descendance aussi nombreuse que les grains de sable de la mer. Si quelqu'un peut dénombrer les grains de sable de la mer, eh bien il dénumbrera alors ta descendance" (Gn 13, 15-16). Isaac étant né, et comme il considéra qu'il devait l'offrir en oblation, une nouvelle promesse lui fut adressée ensuite: "Te bénissant, je te bénirai, et multipliant ta descendance, je la multiplierai autant que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer" (Gn 22, 17). Et si, selon l'Apôtre, ces deux Testaments (alliance) sont conclus, l'un selon Ismaël, engendrant pour la servitude, l'autre selon Isaac, pour le libéré de notre mère la Jérusalem qui est dans les cieux, c'est pour instruire (par une allégorie): il est nécessaire qu'il y ait deux semences, leur multiplication féconde étant annoncée par le nombre des étoiles et celui des grains de sable de la mer. Qui en effet mettrait en doute que dans l'Eglise, déployée en nombreuses communautés à travers le monde entier, la multiplication du peuple de Judée est surpassée en se réalisant en surabondance dans le Christ. Et c'est pourquoi, ceux qui appartiennent au Christ seront multipliés plus que le sable, car ceux-ci seront plus abondants que ceux qui, sortis du peuple impie de la loi terrestre et desséchée, sont désignés par le sable.

41- La future résurrection du Christ est annoncée comme étant déjà réalisée.

Le Psalmiste poursuit: "Je me suis éveillé, et je suis encore avec Toi". "Je me suis éveillé"; cela se rapporte à la gloire de la résurrection. Mais, selon la prescience de Dieu, il parle de ce qui est futur comme d'un évènement qui a déjà eu lieu; car, pour Dieu, à cause de sa connaissance et de sa puissance, les évènements qui se réaliseront dans le futur se sont déjà réalisés, de sorte que, même pour nous-mêmes, nous estimons réalisés les évènements du futur, en ayant en leur accomplissement une parfaite confiance. Quant à l'expression: "Et je suis encore avec Toi", elle signifie que ce n'est pas encore l'heure pour ressusciter, puisque ce n'est pas encore le temps de la Passion, et que le Christ se reconnaît encore avec Dieu. Lui-même dit en effet: "Je suis sorti de Dieu et je suis venu" (Jn 16, 28). Donc, "je suis encore avec Toi"; car ce n'est pas encore le temps pour que je vienne à Toi; c'est le temps pour moi de venir dans le monde afin d'accomplir les prophéties.

42- Celui que le Christ tue, c'est pour le vivifier.

Mais voici ce qu'il dit ensuite: "Dieu, si tu tuais le pécheur" (v. 19a). Pourquoi celui qui vient sauver ce qui aurait péri et racheter le pécheur, est prié de le tuer? Loin de nous de penser qu'il veuille tuer. Cependant, le pécheur est tué lorsqu'il est mort au monde, lorsqu'il meurt avec le Christ pour vivre dans le Christ. Le bienheureux Apôtre dit: "Chaque jour, je meurs" (1 Co 15, 31); et encore: "Je suis mort à la Loi pour vivre du Christ" (Ga 2, 19). Nous, nous mourons ainsi: quand en nous, par la foi, les péchés mis à mort sont effectivement morts. Nous osons même dire comment Dieu tue les pécheurs en empruntant ce qui est dit: "Mortifiez donc vos membres sur cette terre: fornication, impudicité, désirs charnels entretenus, concupiscence et avarice" (Col 3, 5). C'est ainsi que le pécheur est tué: quand l'engendrement à la vie spirituelle est ravivé par la mort de tous les vices et des péchés.

43- Le Psalmiste reconnaît davantage la valeur des efforts pour atteindre le but que celle des querelles de mots.

Fait suite: "Hommes de sang, éloignez-vous de moi, car vous êtes querelleurs en votre pensée" (v. 19bc). C'est par vanité qu'ils s'emparent de Tes cités, Seigneur! (cf. v. 20). En ignorant la puissance du vocable, la traduction latine introduit une grande obscurité en ne discernant pas la particularité propre d'une parole ambivalente. Ce qui, en effet, est écrit pour nous (latins): "Car vous êtes querelleurs en votre pensée", l'est, pour les grecs, de cette manière: *oti èreis eis dialogismon*, et ce terme *èreis* (vous êtes querelleurs) n'est pas clairement déterminant quant au sens à donner à ce mot, de sorte que, ou bien il est compris comme *dicis* (querelles), ou bien comme *contentio* (effort pour l'emporter); ce terme grec renferme les deux acceptions. Mais ceux qui se reportent au terme hébreu, ne retiennent pas *dicis* mais *contentiones* en cohérence avec la traduction du terme hébreu par *èreis*. Ce sage discernement a montré que c'était là une option conforme à la raison et à l'intelligence.

44- "Hommes de sang", ceux dont la doctrine est flatteuse et mensongère.

Je pense à la parole d'Ezéchiel: "Fils d'homme, je t'établis guetteur pour la Maison d'Israël; tu entendras une parole de ma bouche, et tu les avertiras de ma part; si tu ne tranches pas et ne parles pas à celui qui doit être repris pour sa mauvaise conduite afin qu'il vive, celui-ci mourra de son péché, mais à toi, je demanderai compte de son sang" (Ez 3, 17). Et je trouve un autre "homme de sang", dont il est parlé au Ps 5, 8: "L'homme de sang et de ruse, Dieu le déteste". Donc, les "hommes de sang", ce sont ceux dont la doctrine est flatteuse et l'enseignement mensonger.

45- Les hérétiques, voilà les "hommes de sang".

La doctrine de mensonge est celle des hérétiques; doctrine qui, sous le nom de Dieu, est blasphème, qui, sous le nom de religion, est impie, et qui, sous une forme de prétendue vérité, est mensonge. La seule recherche de la contention mobilise leur âme et leur pensée. Ils ne travaillent en rien pour le salut des hommes, en rien pour l'acquisition du salut; ils ne pensent

à rien de pacifique, de sorte que toute leur entreprise soit investie dans les querelles et méditent de donner la bastonnade. Ces hérétiques font périr les âmes malheureuses, et se rassemblent en vain, pour eux-mêmes, dans les églises: "cités de Dieu" que, selon la coutume prophétique et évangélique, l'autorité très grande (du Magistère) appelle ainsi fréquemment.

C'est bien cela que signifient ces mots: "Hommes de sang, allez-vous en loin de moi, car c'est pour la vanité que, querelleurs dans vos pensées, vous vous emparerez de leurs "cités" (v. 20). Ce sont des "hommes de sang", à cause de l'état d'accusation dans lequel ils maintiennent les âmes perdues; ils leur prescrivent de s'incliner (dans la pénitence) parce qu'ils sont en opposition zélée dans leur pensée. Ceux-ci s'emparent en vain des "cités de Dieu", rendant l'union des Eglises infructueuse à cause des déchirures provoquées par les ruptures schismatiques.

46- La haine envers les hommes pieux.

Mais avec sagesse, le Psalmiste montre sa disposition d'âme envers eux - elle est paix, justice et vérité -, en disant: "N'ai-je pas haï, Seigneur, ceux qui Te haïssaient, et ne me suis-je pas consumé de zèle à cause de Tes ennemis? Je les ai haïs d'une haine parfaite; pour moi, ils sont devenus mes ennemis"(vv. 21-22). Il s'agit d'une haine religieuse chaque fois qu'en nous, par la haine, nous sommes portés à haïr qui hait Dieu. A la vérité, nous sommes tenus à aimer nos ennemis (cf. Mt 5, 44); mais, nos ennemis, pas ceux de Dieu. En effet, selon Dieu, c'est un acte de piété que d'avoir haï son père et sa mère, son conjoint, ses enfants et ses frères (cf. Lc 14, 26). Donc, le Psalmiste hait ceux qui haïssent Dieu, et se consume de zèle par la haine envers les ennemis de Dieu; il hait d'une haine parfaite; les ennemis de Dieu sont devenus ses propres ennemis. En effet, le Fils n'est pas opposé à son Père, de telle sorte qu'on ne puisse se faire ennemi de l'un des deux, sans être ennemi de l'un et de l'autre.

47- Ces paroles sont celles du Christ.

Ensuite, le Psalmiste conclut par un gage de confiance en sa liberté. De même que, par sa prescience, il avait fait mémoire des merveilleuses actions de Dieu, maintenant il va montrer, pour nous comprenions avec quel sens du devoir nous devons remplir nos fonctions dans le temps, il a dit aux vv. 23-24: "Epreuve-moi, ô Dieu, et connais mon cœur; interroge-moi et connais mes sentiers. Vois s'il y a en moi un chemin d'iniquité, et conduis-moi sur le chemin d'éternité".

Il n'y a pas de confiance en l'humaine nature qui ne se veuille être éprouvée, qui ne demande que son cœur soit connu, qui n'attende que ses chemins soient connus, qui n'appréhende d'être inspecté pour savoir s'il y a un chemin d'impiété en lui-même, et que, par cette connaissance, il soit conduit sur le chemin d'éternité.

Cette voix ne peut être que celle de celui qui a dit: "Voici qu'il vient le prince de ce monde; il n'a aucune prise sur moi" (Jan 14, 30). Seul, en effet, est sans péché Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est béni dans les siècles des siècles. Amen.

Notes complémentaires

sur la traduction du *Tractatus* d'Hilaire de Poitiers sur le Ps. 138

Note 1

D'emblée, la lecture prophétique et christologique du Psaume 138 est présentée comme incontournable.

"L'auteur des Psaumes est l'Esprit-Saint. Tous les Psaumes se rapportent au Christ" (§1, 1). En inclusion (§47), après avoir tenu jusqu'au bout de son commentaire cette herméneutique, Hilaire constate que le véritable psalmiste, c'est le Christ:

a) - "Cette voix", qui s'exprime dans les versets 23-24 du Psaume ("Epreuve-moi, ô Dieu, et connais mon cœur; interroge-moi, et connais mes sentiers. Et vois s'il y a en moi un chemin d'iniquité; conduis-moi sur le chemin d'éternité") "ne peut être que celle de celui qui a dit: 'Voici qu'il vient le prince de ce monde; sur moi, il n'a aucune prise' (Jn 14, 30)".

C'est donc bien le Christ qui prie ce Psaume d'un bout à l'autre, même aux versets 21-22, qui sont imprécatoires. S'il est prescrit en Mt 5, 44 d'aimer ses ennemis, note Hilaire, il faut l'entendre de nos ennemis à nous, pas des "ennemis de Dieu". "Le Psalmiste... se consume de zèle par la haine envers les ennemis de Dieu", ose affirmer Hilaire; "il hait d'une haine parfaite; les ennemis de Dieu sont devenus ses propres ennemis", car le Fils n'est nullement opposé au Père: "se faire l'ennemi de l'un des deux, c'est se faire l'ennemi de l'un et de l'autre".

Cette exégèse ne ralliera pas tous les suffrages puisqu'elle se trouve apparemment en opposition à la prière de pardon adressée par Jésus crucifié à son Père en faveur de ses bourreaux: "Père, pardonne-leur; ils ne savent pas ce qu'ils font" (Lc 23, 34). Nulle trace de haine, ici. Et le terme latin du Psaume *odium* n'est pas amphibologique: il est toujours dépréciatif. E. Osty reconnaissait dans ce verset 22 du Ps 138, "un verset très Ancien Testament", qui s'explique en partie par le déchaînement du mal et de la persécution, en un temps où toute la

rétribution était estimée devoir être terrestre (cf. "Les Psaumes", éd. S. Paul, Paris 1960, p. 379).

b) - Nous sommes conduits à conclure que, partant d'un principe herméneutique fort justifiable - à savoir que le Christ est la clef interprétative de toute l'Écriture - , Hilaire aurait dû faire exception pour certains versets imprécatoires qui contredisent l'attitude du Christ devant l'emprise du Mal sur les hommes: le Mal étant toujours à condamner, les hommes livrés à son emprise toujours à exhorter à la conversion avec un parti pris de miséricorde.

Lc 24, 44 est une lumière dans cette interprétation; le passage évangélique est d'ailleurs invoqué par Hilaire (§1), mais pour renforcer son absolutisation du tout christologique de l'interprétation. "Il faut que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes". Le Christ ne dit pas que tous les versets de l'Écriture lui sont applicables à la lettre, en tant que Psalmiste, mais le "tout ce qui est écrit de moi", fait référence essentiellement au Mystère Pascal (cf. Lc 24, 45-46: souffrance, résurrection d'entre les morts, proclamation du repentir en vue de la rémission des péchés à toutes les nations...). Hilaire ne s'en ait pas tenu à l'environnement pascal dans sa lecture christologique du Ps 138. Certes, "il n'est pas contestable qu'il est effectivement parlé du Christ dans les Psaumes" (§1). En effet, tout est Parole de Dieu dans l'Écriture. Tout n'est pas littéralement christologique.

c) - Sur la méthode exégétique d'Hilaire, la Préface du Traité des Mystères - qui est contemporain du *De Trinitate* et des Commentaires sur les Psaumes - est significative:

"Il y a bien des manières d'interpréter l'Écriture... Des figures employées (typologie), nous en avons l'intelligence par les faits... Toute l'œuvre contenue dans les Saints Livres annonce par des paroles, révèle par des faits, établit par des exemplaires (*exempla*) l'avènement de N.S. Jésus-Christ qui, envoyé par son Père, s'est fait homme en naissant d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit. C'est lui en effet, pendant toute la durée du siècle présent, par des préfigurations vraies et manifestes, engendre, lave, sanctifie, choisit, sépare ou rachète l'Église dans les Patriarches (Adam, Melchisédech, Abraham, Isaac, Jacob)... Dans chaque personnage, chaque époque, chaque fait, l'ensemble des prophéties, projette comme dans un miroir (cf. *Tract. in Ps. 118*, Lettre Hé, 6: *tamquam speculo figurari*), l'image de son Avènement, de sa Prédication, de sa Passion, de sa Résurrection, et de notre société dans l'Église (*et nostrae congregationis*; cf. *Instr. Psalm. V*)... Nous trouvons annoncé dès l'origine du monde en un grand nombre de préfigurations ce qui a reçu dans le Seigneur son total achèvement" (cf. SC 19bis, pp72-75).

Se comprend mieux ainsi la perspective christologique de l'interprétation hilarienne.

Note 2

L'utilisation répétée de l'Hymne insérée dans la Lettre de S. Paul aux Philippiens (Ph 2, 6-11) est remarquable et procure à Hilaire un contenu interprétatif de première importance pour la lecture christologique du Ps. 138.

Dès le §2, le thème des deux natures distinctes et conjointes du Christ est abordé avant même le commentaire du v.1 du Psaume. Au §3, nous trouvons une reprise de Ph 2, 8: l'Hymne paulinienne sert de repérage dans la distinction entre ce qui est de l'homme et ce qui est de Dieu. Le §5 commente le v.2 du Psaume: "Seigneur, Tu m'as mis à l'épreuve et Tu m'as connu". Hilaire commente: "A cause de cette obéissance jusqu'à la mort et la mort de la croix, la faiblesse de la chair assumée prend place dans le nom et l'honneur de l'immortalité, dans la gloire de Dieu le Père".

Aux §§15 et 19 sont opposées antithétiquement les deux "conditions" du Christ: la *forma Dei* et la *forma serui*. Nous les retrouverons au §23.

En ce nom qui est donné au Christ, nom "qui est au-dessus de tout nom", "l'homme accueilli est assumé par la Main et la Puissance du Dieu Père dans sa propre gloire": réalisme hilarien de l'Incarnation en vue de la glorification de la nature humaine.

Ph 2, 6-11 est bien le texte néotestamentaire qui convenait pour prouver scripturairement que le Christ possède effectivement deux natures, que ces natures divine et humaine ne se confondent pas, et que la nature divine (*forma Dei*), assumant l'humanité (*forma serui*), communiquera à celle-ci la gloire du Fils éternel.

Notons aussi que cette Hymne se trouve largement exploitée dans le *De Trin.* pour les mêmes raisons: cf. I, 29; VII, 5.37; VIII, 45-47; et surtout au Livre IX, 51ss. puisque ce Livre-ci traite du fait que le Fils n'est pas inférieur au Père - comme le voulait l'hérésie arienne (voir la présentation du Livre IX en *De Trin.*I, 29-30; SC 443, pp. 255-259).

Ce même recours à Ph 2, 6-11, pourrait être, en outre, une confirmation de contemporanéité des deux ouvrages, *De Trin.* et *Tractatus super Psalmos*.

Note 3

La question de la souffrance du Christ est affirmée en lien avec la réalité de son humanité assumée. Comme en *De Trin.*X, 23 et 47, Hilaire différencie son vocabulaire en opposant *dolere* à *pati* ('éprouver de la douleur' et 'souffrir').

Au §3, il est expressément affirmé: "Il a pris nos infirmités parce qu'il naquit comme homme; il fut considéré comme un **homme de douleur par ce qu'il souffrit**" (*et putatur dolere quia patitur*) . En vérité, lui-même **échappe aux douleurs**, parce qu'il est Dieu (*caret vero doloribus ipse, quia Deus est*). Et quand

il habite parmi nous (cf. Jn 1, 14), quand il porte nos infirmités, quand par les infirmités supportées il n'éprouvait pas la **douleur**...il ne pouvait avoir fait défection à lui-même, il ne pouvait pas être non plus un Dieu anéanti, **celui qui n'était pas soumis à la douleur**... Il ne s'est pas retiré de la gloire de la divinité paternelle".

Faudrait-il pour autant incriminer Hilaire de sombrer dans un certain docétisme? Le P. Paul Smulders a déjà relevé l'accusation et y a répondu dans son magistral ouvrage "La Doctrine trinitaire de S. Hilaire de Poitiers" (Analecta Gregoriana 32, Rome, 1944). Plus récemment, Michaël Figura, dans son introduction à l'édition des Sources Chrétiennes, "Aspects doctrinaux", SC 443, pp.106-108, y consacre trois pages sous le titre: "Les souffrances de Jésus-Christ". En X, 23, Hilaire affirme distinctement:

"A la vérité, il (le Christ) a bien un corps pour subir des **souffrances** - et il les a subies -, mais tout en n'ayant pas une nature faite pour la **douleur**" (X, 23; cf. X, 47).

Déjà dans son Commentaire sur Matthieu, Hilaire tenait cette interprétation: "Le Christ ne sentait pas la douleur" (*sine sensu doloris*; cf. *Com./Mt* 31, 7).

La puissance immuable et non accessibles à la souffrance de Dieu pénètre son corps d'homme au point d'exclure dans le Christ une "nature faite pour la douleur" (*natura ad dolendum*) - explique M. Figura. L'absence de sensibilité à la douleur s'applique, selon le *De Trin.*, non seulement au *Logos* préexistant, mais aussi au corps et à l'âme de Jésus-Christ.

La distinction théologique que fait Hilaire entre "souffrir"(*pati*) et "ressentir la douleur" (*dolere*) est importante, dit encore M. Figura, si on veut comprendre sa christologie (voir également Irénée Rigolot, "Tradition et nouveauté dans le vocabulaire théologique d'Hilaire de Poitiers: à propos d'*auctoritas* et de *necessitas*", in *Studia Patristica* 28, Leuven, 1993, pp. 81-86). Hilaire tient à éloigner toute faiblesse de l'humanité de Jésus, puisque son humanité est unique en son genre. Son corps n'a pas la même origine que le nôtre. La nature divine de Jésus-Christ et le caractère unique de son humanité - qui est cependant une humanité véritable - c'est là le point de départ de la réflexion d'Hilaire à propos de la "souffrance de Christ" expérimentée sans un passage déshumanisant par la "douleur". Reste à savoir comment se peut-il qu'un homme, fut-il le Fils de Dieu, puisse souffrir réellement sans éprouver de la douleur? Comme nous avons essayé d'y répondre dans la communication citée plus haut: Hilaire met la "douleur" (*dolor/dolere*) du côté de la *necessitas* (l'*eimarménè* des grecs et le *fatum* des latins), une sorte de destin implacable et inhumain qui s'oppose à la liberté fondamentale acquise en Jésus-Christ, l'Homme véritable. La souffrance du Christ est totalement humaine, parce que librement assumée et volontaire, c'est à dire vécue par amour et dans l'amour.

Note 4

Commentant le verset 2 du Psaume, Hilaire touche-là à des points fondamentaux de l'anthropologie christologique. "Tu m'as mis à l'épreuve et Tu m'as connu", dit le Psalmiste (le Christ à Dieu son Père). Il distingue, mais pour les unir dans un fondu enchaîné, probation et reconnaissance. Le Fils de Dieu fut d'abord mis à l'épreuve, puis reconnu. "L'abaissement dans l'humilité constitue sa mise à l'épreuve":

"A cause de cette obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix... (cf. Ph 2, 8), la faiblesse de la chair assumée prend place dans le nom et l'honneur de l'immortalité, dans la gloire de Dieu le Père".

Hilaire parle des "mystères de la chair assumée" dans la considération de la *forma serui* prise par le Fils de Dieu. Mais il distingue, au début du § 5, ce qui est de la divinité et ce qui est du corps. Il reprendra cette manière antithétique de parler au § 21.

Il est à noter que la mention de l'humanité toute entière assumée sous le terme du seul "corps", se trouve correspondre au mode d'expression d'Athanase d'Alexandrie dans son Traité "De l'Incarnation du Verbe": "Le Dieu Verbe, uni au corps, ordonnait tout l'univers, et par les œuvres qu'il réalisait dans le corps, il se faisait connaître non pour un homme, mais pour le Dieu Verbe" (*De Incarn.*, 18). C'est pour l'Alexandrin comme pour le Pictave, une manière de signifier le réalisme de l'Incarnation. Le Verbe fait chair n'a pas joué à l'homme; il s'est fait homme. Ce langage a pour avantage d'équilibrer le langage sur la souffrance du Christ qui pourrait être entendu dans un sens docète (voir Note 3, ci-dessus).

Note 5

Le commentaire de la suite du v.2 ("Tu as connu mon temps de pause et mon réveil"), amène Hilaire à risquer une interprétation allégorique du terme *sessio* (le fait de s'asseoir pour écouter un enseignement); il y voit un enseignement doctrinal, garanti par "l'autorité évangélique". Qu'est-ce donc que cette *euangelica auctoritas*? Si l'on se réfère à l'emploi de cette expression dans le *De Trin.*, il nous faut conclure:

1- qu'il y a équivalence entre "autorité évangélique" et "autorité apostolique", les deux adjectifs étant souvent employés contigu ment (cf. *De Trin.*I, 36, 9: "une fois écartées...les impiétés des prédications perverses au sujet du dogme de l'Esprit-Saint, l'autorité des apôtres et de l'Évangile enserrerait, intact et préservé

de toute souillure dans sa formulation saine, le Mystère de la Trinité qui régénère").

2- que l'autorité de l'Évangile fonde et confirme l'enseignement des Apôtres (cf. *De Trin.* II, 22: "Cette foi (trinitaire)...a pour la faire valoir en son intégralité et l'autorité de l'Évangile et l'enseignement des Apôtres, et les vaines fourberies des hérétiques bourdonnent tout alentour"). Donc, autorité de l'Évangile et enseignement (*doctrina*) des Apôtres sont les deux garants de l'intégrité et de l'intégralité de la foi.

L'autorité apostolique et évangélique consiste dans ce que les apôtres et évangélistes ont transmis au sujet du Christ, d'abord de vive voix, puis dans leurs écrits. Ceux-ci étant reconnus comme Parole de Dieu, inspirés de l'Esprit-Saint, ils font autorité.

VII, 13, 17: les textes des apôtres garantissent que le nom de Fils de Dieu, au sens propre, revient au Christ.

XI, 41, 2: "l'autorité de l'Apôtre Paul, suffirait à fournir une intelligence très sûre et conforme à la piété du fait que le Seigneur Jésus Christ, prémices de ceux qui se sont endormis, devait se soumettre...en vertu de l'économie, 'afin que Dieu soit tout en toutes choses' "(1 Co 15, 28).

Donc, l'*auctoritas* garantit et fait comprendre que Jésus-Christ est le vrai et unique Fils de Dieu. C'est bien dans ce sens qu'Hilaire emploie l'expression au début du §7 du Commentaire. Le fait, dénoncé par Jésus, que scribes et pharisiens sont assis sur la cathèdre de Moïse pour enseigner, que ce qu'ils disent est à mettre en pratique mais pas ce qu'ils font (cf. Mt 23, 2-3), est comparé par Origène à l'ensablement par les Philistins des puits d'eau vive creusés par les Patriarches (Hom./Gn 13, 1ss; cf Gn 26, 15ss.).

3- Enfin, une expression voisine est utilisée au §29 du Commentaire où l'autorité prophétique et apostolique est synonyme de celle de l'Église, "l'os du Christ" (en référence à Gn 2, 28).

Note 6

Le §10 du Commentaire développe le thème du parcours souffrant du Christ, préfiguré par les prophètes qui, eux aussi et antécédemment, ont "parcouru ce sentier d'un bout à l'autre"... Ce thème fait l'objet d'une longue méditation dans les Livres IV et V du *De Trin.* Le Christ, "le Grand Prophète", prend la suite de ses devanciers qui furent "déconsidérés par les chefs du peuple jusqu'à l'extrême".

Note 7

Au §13, les versets 5-6 du Psaume, offrent à Hilaire l'occasion d'un développement sur la connaissance et la science de Dieu, transmise ni par les Prophètes, ni même par Moïse, mais par le Christ.

De quelle science s'agit-il? De la connaissance mutuelle intra-trinitaire. Christ, le Verbe fait chair est connu de son Père. Et l'on voit combien sont expressifs ces versets lorsqu'ils sont mis sur les lèvres du Christ:

"Voici, Seigneur, que Tu connais toutes choses, les dernières (les plus récentes) et les anciennes. C'est Toi qui m'a formé et Tu as posé Ta Main sur moi. Admirable est la connaissance de Toi qui se tire de moi; elle me dépasse et je ne puis y atteindre".

La traduction tente de rendre l'expression *scientia tua ex me* par "la connaissance de Toi qui se tire de moi". L'idée principale du passage nous semble être celle-ci: Avant le Christ, Moïse a parlé pour nous de la connaissance de Dieu par la médiation des Livres de la Loi; et l'opinion du peuple à son sujet était qu'il possédait vraiment la connaissance de Dieu avant même la révélation du Buisson ardent (cf. Ex 3, 14). Hilaire cette tradition populaire disant que Moïse ne pouvait avoir conscience de cette science de Dieu avant l'étreinte du regard intérieur accomplie lors de l'épisode du Buisson, car "il ne pouvait être l'acquéreur de la connaissance familière de Dieu avant que Celui-ci ne lui en fit le don"; c'est ce qui se réalisera au Buisson ardent. Ce qui confirme ce que dit notre "Théologien des Gaules" en *De Trin.* I, 18: "Dieu est seul à pouvoir donner la connaissance de Lui-même". Mais - ajoute Hilaire -, cela est figuratif du Christ, le Fils éternel du Père, qui, connaissant son Père, l'a fait connaître aux hommes (cf. Jn 17, 6), leur communiquant ainsi la vie éternelle (Jn 1, 18; 17, 3).

L'approfondissement de cette "connaissance familière" de Dieu par le Christ, propre à sa nature divine, fera l'objet des quatre §§ suivants (14-17), amenant à "une pleine évidence".

Les "dernières choses", connues du Père et vécues par son Fils, ce sont l'épreuve de la Passion et sa traversée dans les souffrances. Les "choses anciennes", connues du Père, ce sont celles qui se rapportent à la vie relationnelle entre le Père et le Fils dans la préexistence - "dans l'ancienneté d'un temps indéfini", dit Hilaire -, puisqu' "au commencement était le Verbe" (Jn 1, 1; cf. §14).

De même, l'interprétation du v. 5 ("Tu m'as formé, Tu as posé Ta Main sur moi") est à entendre dans le sens d'une distinction des deux états (*status*) du vécu du Christ, avant l'Incarnation et après celle-ci. "Tu m'as formé", selon la nature de la divinité: c'est la *forma Dei* de Ph 2. "Tu as posé Ta Main sur moi": c'est la naissance dans le temps de l'Histoire, pour réaliser l'économie, le salut du monde

(cf. §15). Et si la science de Dieu est "admirable", c'est que Dieu est présent en toutes choses tandis que son immense et incompréhensible nature demeure en elle-même: Il est en tout et pourtant hors de tout (cf. §16).

Mais pourquoi le Fils dit-il qu'il ne pourrait atteindre cette admirable connaissance? Il n'y a pourtant nulle distinction de puissance entre le Père et lui puisqu'il dit: "Tout ce qui est au Père est à moi" (Jn 14, 15; cf. Jn 5, 21-26). Le Christ ne dit-il pas en Jn 10, 30: "Le Père et moi nous sommes un"?; alors, comment lui attribuer ce verset 6 du Psaume? Le Livre VIII du *De Trin.* y répond en réfutant les hérétiques qui n'attribuaient au Christ qu' "un accord de volonté" avec le Père, lui refusant l'identité de substance.

Si le Christ dit ici: cette connaissance parfaite du Père "je ne peux l'atteindre", c'est qu'en tant que Fils, il se veut totalement soumis au Père (cf. Jn 14, 28: "Le Père est plus grand que moi"; Jn 5, 19: "Le Fils ne peut rien faire de lui-même, sinon ce qu'il voit le Père faire"). Du fait qu'il est engendré, il ne veut pas s'égaliser à Celui-là même qui l'a engendré (cf. § 16, dont la finale constitue un admirable passage contemplatif). Ce § 16 doit être rapproché comparativement de *De Trin.* I, 6 où le Ps 138, 7-10 est d'ailleurs cité:

"Aucun n'est privé de Dieu. Il n'en est aucun qui ne soit en Lui. Il est aux cieux, Il est aux enfers; Il est par delà des mers. Au dedans, Il habite, Il déborde par le dehors (*inest interior, excedit exterior*). Ainsi, tout en possédant, Il est aussi possédé; Il n'est enfermé dans rien, mais il n'est rien où Il ne soit" (Cf. *De Trin.* I, 5: la découverte de Ex 3, 14; Novatien, *De Trin.* 2, 11-12).

Le Psaume 138, 7-10 (en lien avec Is 66, 1-2) sera encore cité en *De Trin.* IV, 8. On constate ainsi que la référence au Ps. 138 fait partie de l'arsenal défensif de la théologie trinitaire d' Hilaire. "Le Fils ne sort pas de l'infinité paternelle" (§ 18).

Note 8

Il convient de relever le parallélisme entre les premières lignes du § 20, et le célèbre passage sur le "lecteur idéal" (*optimus lector*) en *De Trin.* I, 18, passage mis si magistralement en lumière par Jean Doignon:

<i>De Trin.</i>I, 18	<i>Tract.super Ps 138, 20</i>
<p>"Le lecteur idéal est celui qui attend des textes qu'ils lui donnent leur sens, au lieu de le leur imposer, qui en rapporte plus qu'il n'y apporte, et ne contraint pas les textes à paraître contenir ce que, dès avant sa lecture, il a décidé d'en comprendre.</p> <p>Quand donc le discours portera sur les choses de Dieu, accordons à Dieu qu'Il se connaît Lui-même, et rendons à Ses Paroles un hommage de piété et de respect. Car Il est sur Lui-même le témoin qui convient, lui qui est seul à pouvoir donner la connaissance de Lui-même"</p>	<p>"Pour le bien comprendre (le Ps 138), il convient de considérer avec discernement ce qui s'applique à la divinité (du Psalmiste qui est le Christ) et ce qui s'applique à l'homme; pour réaliser cela, nous appliquerons davantage notre jugement critique aux paroles qui sont dites plutôt que de céder au préjugé d'une perception de sens fallacieuse, en ajoutant des paroles qui déforment le sens convenable".</p>

Note 9

Au début du § 21, le mot latin *tempus* nous a semblé devoir être rendu par "état"(situation, condition, position), dans la phrase incidente qui rapporte la reconnaissance admirative du Fils envers le Père:

"Le Dieu Unique-Engendré, manifestant cette reconnaissance rendue par lui admirable et vers laquelle l'un et l'autre état (la situation du Verbe avant l'Incarnation et après l'Incarnation) ne peut à lui seul rendre compte de la réalité de l'une et l'autre nature, enseigne en clair cette nature par laquelle il demeure dans l'Esprit, et celle par laquelle il se maintient dans un corps".

Tertullien aurait sans doute préféré *status* à *tempus*; mais le sens nous semble identique. Le mot *status* est d'ailleurs utilisé dans le titre donné par l'éditeur, en tête du § 23. Hilaire veut expliquer par là que seule l'humano-divinité du Verbe fait chair peut rendre parfaitement compte de la réalité de l'union des deux natures divine et humaine dans l'unique "sujet" du Dieu-Verbe assumant la chair (Hilaire dit "le corps", à la manière de S. Athanase).

"Où irai-je loin de Ton Esprit?" Le Psalmiste indique cet "état" où le même Esprit du Fils demeure dans l'Esprit de la gloire paternelle, avant l'assomption de l'homme. Il ne peut en effet être absent en aucune façon de l'Esprit, "Lui qui est Esprit" (cf. Jn 4, 24). "Celui-ci (l'Esprit du Fils qui est tout spirituel jusque dans son corps) ne peut être trompé; celui-là (L'Esprit dont parle le Fils) ne peut décevoir".

"Il appartient à la faiblesse humaine (assumée par le Fils) de fuir la rencontre de l'insoutenable nature (*natura inconspicabilis*; nature dont on ne peut soutenir la vision)". Cette certitude, qui s'appuie sur Ex 33, 20, est réaffirmée au § 22: "Si l'homme fuie la face de Dieu, c'est qu'il n'en peut soutenir la vision".

Au § 23, s'opère une connexion entre les versets 9-10 du Ps. et Ph 2, 9-11. Fait suite, au § 24, une considération sur les "ailes" prises par le Psalmiste; celles-ci symbolisent, selon Hilaire, la force de voler vers le ciel après la Résurrection. C'est alors qu'Hilaire parle du troisième "statut" du Christ : sa condition glorieuse après la Résurrection (*tertius Christi status*), dans laquelle la nature de l'homme n'est pas abolie mais assumée.

Note 10

Ce n'est pas sans audace, qu'au § 26 Hilaire commente le verset 11 du Psaume: "Les ténèbres vont-elles m'ensevelir? Mais la nuit même devient lumière dans mes délices". Il veut parler pourtant de la Passion, "Passion de délices" puisqu'elle conduit le Christ à "briser les portes de l'enfer, à dépouiller toute puissance hostile", et à "racheter celui-là même qu'il avait fait à son image" tandis qu'il le rétablit dans les délices du Paradis.

Hilaire parle même d'une manière qui peut paraître outrancière devant la réalité cruelle des souffrances assumées par le Christ. Comment oser parler "de divertissements et de délices de la Passion"? Sans doute, quant aux fruits, tout est grâce et prodigieux bonheur, puisque, pour le Christ, "la nuit devient une lumière"; et, eu égard à cette illumination, "les ténèbres ne lui seront plus obscures".

Jusqu'où n'ira-t-elle pas cette audace du théologien contemplatif qui, maniant la figure de style très grecque de l'*oxymoron*, cette ingénieuse alliance de mots contradictoires où une Passion de souffrances est dite "Passion de divertissements et de délices"?...

La raison profonde en est sans doute, par mode apophatique, de magnifier la toute puissance de Dieu: "Il appartient au puissant Créateur des ténèbres, de créer la lumière dans les ténèbres", de faire naître la joie au milieu même des souffrances endurées par amour; Jn 1, 5 est donné comme confirmatur: "La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée" (Cf. § 26).

Note 11

Les accents apparemment "docètes" d'Hilaire - on l'a vu à propos de la souffrance du Christ qui "n'a pas une nature faite pour la douleur"(voir Note 3) - sont contrebalancés par un réalisme de l'Incarnation constamment affirmé, et cela très spécialement dans ce Commentaire du Ps 138.

Au § 31, on notera le commentaire réaliste de Col 1, 27: "Le Christ parmi nous, espérance de la gloire"; ce Christ, il est parmi nous "dans les pauvres d'esprit, dans les tourmentés de cœur, dans les humbles de la terre, dans les rejetés du monde comme déchets, dans les plus bassement situés au sein de l'Eglise, dans les profondeurs de la terre". Mystère caché: la substance même du Verbe incarné aura été cachée dans les profondeurs de la terre "pour remplir les charges inhérentes à la bassesse d'une condition partagée par tous".

Notons la dimension du Corps Mystique du Christ signifiée à travers les différents modes de présence du "Christ parmi nous": une manière d'annoncer par avance ce qu'Augustin désignera par l'expression significative du "Christ total" (*Christus totus*).

La considération ecclésiale du Mystère du Christ se poursuivra aux §§ 32-35.

Note 12

Encore une audace de notre "Théologien des Gaules": l'affirmation que le terme *imperfectum* ne convient qu'à Dieu seul! Dieu ne serait-il pas parfaitement achevé en perfection? (voir § 32). Il est vrai que la raison, éclairée par la Révélation reçue dans la foi, procède selon un mode de "progression évangélique".

Pour le prouver, Hilaire va se lancer dans une recherche exégétique pointue, se référant au terme grec sous-jacent *akatergaston* (*imperfectum*), c'est à dire "ce qui demeure sans travail de transformation", "envoie d'être mis en forme"; d'où inachevé, non encore formé (ce qui convient à l'embryon, par exemple). "Le Christ avec nous" (Col 1, 27) est encore, selon Hilaire, dans cet état inchoatif: son

Corps Mystique, il est vrai, n'a pas encore atteint sa pleine maturation puisqu'il est en perpétuelle expansion. "Dieu est et est non fait", en son Verbe assumant l'humanité. Ce qui est, précise-t-il, n'implique pas un parfait achèvement, c'est à dire "qu'il soit fait". "Celui qui est éternel demeure, et (cependant) n'est pas fait".

Le Christ est vu - semble suggérer le Psaume - comme une œuvre de Dieu non totalement achevée, en croissance vers une plénitude d'être non encore atteinte. Cette perspective - là encore -, est abordée dans le *De Trin.* Elle est considérée avec attention et audace: nous l'avons abordée dans une communication faite au Congrès Patristique International d'Oxford en 1997, sous le titre: "L'essor donné à la notion classique de 'progrès' par Hilaire de Poitiers dans le *De Trinitate*" (voir *Studia Patristica* 1998).

D'une part, Hilaire affirme la perfection de Dieu ("Du fait de sa perfection, Il ne manque rien à la perfection de Dieu...Il ne peut progresser de telle sorte qu'Il pourrait être, à un moment donné, davantage" - *De Trin.* XI, 44). Et cependant, le caractère propre de la 'génération', porte le Fils à 'progresser', selon sa nature: la *natiuitas* ou génération éternelle du Fils en Dieu, établit une compatibilité de nature, pour ce même Fils, à 'progresser' (cf. *De Trin.* VII, 27: "Par cette 'naissance' - *natiuitas* -, le Fils progresse sans qu'il y ait nouveauté de nature"). Le *profectus* (progrès) est inhérent à la Personne du Fils.

Mais il y a plus: l'anéantissement (*euacuatio*) lui-même est un 'progrès' (*profectus*) pour aboutir à la 'forme d'esclave' (*forma serui*). C'est ce qu'Hilaire appelle "l'économie de gloire" (cf. *De Trin.* XI, 42). Par sa soumission (*subiectio*), le Christ devient "Dieu tout en tous" (1 Co 15, 28; *De Trin.* XI, 40: "La soumission n'a donc pas d'autre motif que celui-ci: faire qu'il soit tout en toutes choses, si bien que, contenant en lui auparavant les deux composants, il soit à présent uniquement Dieu"). Ne serait-ce pas pour Hilaire sombrer alors dans le monophysisme? Non. L'humanité du Fils, sans perdre sa nature, est déifiée, non supprimée par absorption fusionnelle dans la divinité. L'humanité est "changée par une glorification". Christ devient alors "Dieu tout en tous". Voilà en quoi consiste "l'économie de gloire".

Si nous parcourons l'Index des mots théologiques d'Hilaire dans le *De Trin.*, au terme *imperfectus*, nous retrouvons d'une part l'affirmation de la perfection du Dieu un ("Dieu demeurerait imparfait dès lors que sa substance le quitterait en partie pour aller faire la perfection d'un autre. La division en deux parts de la substance du Père (du fait de l'*homoousie*), laisserait l'une et l'autre imparfaite. Dieu n'est pas passible de diminution par division"... "Le Fils n'enlève rien au Père, et il n'est pas non plus issu de Lui dans un état imparfait" - *De Trin.* III, 23; cf. XII, 54). D'autre part, la question de "l'ignorance du Fils" (cf. Mc 13, 32) interpelle Hilaire (voir Livre IX, 58-64). Il répondra que, pour Dieu, ne pas savoir est relatif à l'économie (IX, 63).

Il reste donc à l'humanité du Christ d'être glorifiée dans la Résurrection-Ascension: c'est ainsi qu'il peut être dit "non totalement achevé", avant ce terme: il a donc à "progresser en gloire" dans et pour son humanité. Tel est un aspect du Mystère du Christ parmi nous, audacieusement scruter par Hilaire que le Psaume 138, lu en clé christologique, lui permettait d'aborder. Et il s'empresse d'ajouter au

§ 33, que l'imperfection du Fils envisagée en dehors de l'*euacuatio* de la *forma Dei*, est à considérer comme un outrage à l'humano-divinité du Fils et relève d'une impudente pensée (voir le // en *De Trin.* IX, 40-43). Il ne s'agit par pour le Verbe de "solliciter un progrès dans l'immutabilité". Ce Corps appelé à bénéficier d'un progrès en gloire, c'est l'Eglise, le Corps Mystique du Christ, cet "os des os du Christ", nouvel Adam (cf. Gn 2, 23); cela sera explicité au § 34 en faisant usage d'une exégèse qui, de "corporelle", se fera "spirituelle" (*spiritualiter intelligendus est, extra corporalem intelligentiam*). Il montrera que par "l'incurie des yeux du Christ" (les évêques et les prêtres), sont charriées dans l'Eglise des ténèbres qui accroissent "l'inachèvement de Dieu" (*imperfectum Dei*) dans le Corps du Christ, son Eglise.

Le très beau § 35 se résumera, après citation de Jn 14, 9, dans cette simple formule relative à l'Unique-Engendré: "Le Père est dans le Fils par une lignée de nature et par la substance d'une origine légitime; il est Fils dans le Père". Ceci est un écho du Livre IX du *De Trin.* qui démontrera, en s'appuyant sur Jn 14, 9-30, que le Fils n'est pas inférieur au Père (IX, 1.44.47.49...).

Note 13

Les §§ 36-37 ont trait au "Livre de Dieu" ou "Mémoire éternelle de Dieu"; le "Livre des vivants" en est une expression synonyme. Le point d'appui est la grande prière sacerdotale du Christ en Jn 17, 6ss.

Le Christ prie pour ses disciples "afin qu'ils soient inscrits dans le Livre de Dieu".

Autre parallèle synonymique: le Livre de Dieu correspond encore au "Jour perpétuel et sans nuit" (§ 37). C'est encore là que l'on trouve l'expression très prégnante: le Christ prie son Père pour que ses disciples soient "formés" et "**rendus conformes à la gloire du Corps**"; formule émanée de *De Trin.* XI, 36, vraisemblablement:

"Nous sommes soumis à son corps glorifié afin d'être dans la même splendeur où il règne en son corps; parce que nous sommes conformés à son corps" (cf. 1 Co 15, 26-28 et Ph 3, 21).

De Trin. XI, 49, 12 est encore plus explicite:

"Devenu conforme à la gloire du corps de Dieu, l'homme se surpasse en étant image de son Créateur (Gn 1, 27), conformément à l'économie adoptée dans la formation du premier homme".

Note 14

Hilaire fait preuve d'une compétence philologique acquise et enrichie lors de son exil de cinq années en Phrygie (356-360). Le grec lui est devenu plus familier, comme il l'a déjà montré au § 32 à propos d'*imperfectum/ akatergaston*. Ici, il décrit la différence de nuance entre *nimis* (excessif) et *ualde* (extrêmement), lorsqu'il est dit au v. 17 du Paume, que la souveraineté des amis de Dieu a été extrêmement affermie, eux qui sont plus nombreux que les grains de sable du bord de la mer; car "de serviteurs, Il (Dieu) en fait ses amis" (§ 38).

Mais, surprise qui nous est désagréable, voici qu'Hilaire - à l'imitation de ce que fera Augustin emporté par une déduction logique extrême - affirme que le nombre des élus est compté (§ 39), alors qu'il vient d'estimer que les amis de Dieu étaient plus nombreux que les grains de sable... Oui, certes, mais cette multitude est fournie par la multitude des anges... Cependant, Hilaire laisse percevoir qu'ici, il n'est pas du tout sûr de son estimation puisqu'il conclut brièvement en ouvrant largement la porte à une autre interprétation "que chacun pourra discerner". Puis, il se reprend, étant persuadé d'être dans une position interprétative "conforme au don spirituel de grâce", en limitant le nombre des élus. Mais il parle cependant de "la multitude dénombrée des hommes" devenus amis de Dieu.

Il est un fait que Dieu connaît le nombre des élus, et Lui seul. Sa puissance et son omniscience implique cette faculté de dénombrement extrême. Et cette puissance ne contredit nullement sa volonté expresse et son désir que "tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité" (1 Tim 2, 5). Augustin lui-même, dans sa prédication, ne s'adresse qu'à des élus en puissance, et prêche ardemment la conversion, estimant que tous peuvent avoir accès à la grâce du Christ pour être sauvés. L'Eglise d'Hilaire et d'Augustin, l'Eglise de toujours, "prie pour tous", parce qu'elle "espère pour tous", selon la belle et forte expression d'Urs von Balthasar.

Note 15

Nous faisons allusion déjà dans la Note 1 à ce qui nous paraissait excessif dans le maintien d'une identification totale du locuteur avec le Christ sur l'ensemble du Ps 138, y compris aux versets 19-22, qui sont imprécatoires.

Il faut essayer de poursuivre la recherche sur la pensée d'Hilaire dans cette prise de position. Quel peut être le sens donné à ces versets terribles mis dans la bouche du Christ? Hilaire s'en explique lui-même. La mort demandée du pécheur est une mort au péché pour qu'il vive. Et "les hommes de sang" dont il est

demandé l'éloignement du Seigneur, ce sont les hérétiques appelés à retrouver la foi droite et apostolique dans l'Eglise du Christ. La citation d'Ez 3, 17 est fort judicieuse et éclairante (cf. § 44).

Quand le Christ, dans l'Evangile, envoie les maudits au feu éternel (Mt 25, 41), il ne se révèle un très sévère Maître de justice, mais aussi un très bon pédagogue: ceux qui l'entendent, trembleront peut-être de peur, et se laisseront toucher par la grâce du repentir...La crainte de Dieu n'est-elle pas le commencement de la Sagesse (cf. Pr 9, 10)?

Ces Commentaires des Psaumes par Hilaire ont été rédigés (ont-ils été prêchés?) pour exhorter à la conversion et au retournement du comportement; ils s'adressent probablement en priorité à un public de clercs et de prédicateurs. Le commentateur imite la vigueur d'un Paul de Tarse dont les conseils à Timothée ne manquaient pas de rigueur: "Proclame la Parole, intervins à temps et à contre temps, dénonce le mal, fais des reproches, encourage mais avec une grande patience et avec le souci d'instruire...Supporte les souffrances, travaille à l'annonce de l'Evangile, accomplis jusqu'au bout ton ministère" (2 Tim 4, 2-5).

Ces versets imprécatoires entre dans la grande prière du Christ priant son Père de "garder ses disciples du Mauvais" (*Ponèros*; cf. Jn 17, 15). Et, dans la prière qu'il a laissée à ses disciples, il leur demande d'invoquer le Père en son nom pour qu'Il ne les laisse pas glisser sur la pente de la tentation, et surtout, de les "délivrer du Mal" (*Ponèros*; cf. Mt 6, 13). Alors ces versets peuvent entrer dans une prière vraiment chrétienne et même être mis dans la bouche du Christ, le vainqueur du Mal, du Pêché et de la Mort.

+